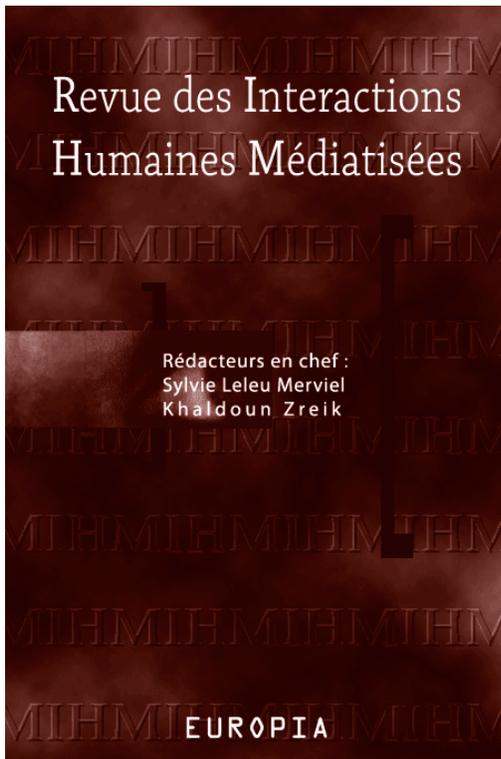


Revue des Interactions Humaines Médiatisées

Journal of Human Mediated Interactions

Rédacteurs en chef : Sylvie Leleu-Merviel & Khaldoun Zreik

Vol 21 - N°1/ 2020



© europia, 2020
15, avenue de Ségur,
75007 Paris - France
<http://europia.org/RIHM>
rihm@europia.org

Revue des Interactions Humaines Médiatisées

Journal of Human Mediated Interactions

Rédacteurs en chef / *Editors in chief*

- Sylvie Leleu-Merviel, Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis, Laboratoire DeVisu
- Khaldoun Zreik, Université Paris 8, Laboratoire Paragraphe

Comité éditorial / *Editorial Board*

- Thierry Baccino (Université Paris8, LUTIN - UMS-CNRS 2809, France)
- Karine Berthelot-Guiet (CELSA- Paris-Sorbonne GRIPIC, France)
- Pierre Boulanger (University of Alberta, Advanced Man-Machine Interface Laboratory, Canada)
- Jean-Jacques Boutaud (Université de Dijon, CIMEOS, France)
- Aline Chevalier (Université Paris Ouest Nanterre La Défense, CLLE-LTC, France)
- Yves Chevalier (Université de Bretagne Sud, CERSIC -ERELLIF, France)
- Didier Courbet (Université de la Méditerranée Aix-Marseille II, Mediasic, France)
- Viviane Couzinet (Université de Toulouse3, LERASS, France)
- Milad Doueïhi (Université de Laval - Chaire de recherche en Cultures numériques, Canada)
- Pierre Fastrez (Université Catholique de Louvain, GReMS, Belgique)
- Pascal Francq (Université Catholique de Louvain, ISU, Belgique)
- Bertrand Gervais (UQAM, Centre de Recherche sur le texte et l'imaginaire, Canada)
- Yves Jeanneret (CELSA- Paris-Sorbonne GRIPIC, France)
- Patrizia Laudati (Université de Valenciennes, DeVisu, France)
- Catherine Loneux (Université de Rennes, CERSIC -ERELLIF, France)
- Marion G. Müller (Jacobs University Bremen, PIAV, Allemagne)
- Marcel O'Gormann (University of Waterloo, Critical Média Lab, Canada)
- Serge Proulx (UQAM, LabCMO, Canada)
- Jean-Marc Robert (Ecole Polytechnique de Montréal, Canada)
- Imad Saleh (Université Paris 8, CITU-Paragraphe, France)
- André Tricot (Université de Toulouse 2, CLLE - Lab. Travail & Cognition, France)
- Jean Vanderdonckt (Université Catholique de Louvain, LSM, Belgique)
- Alain Trognon (Université Nancy2, Laboratoire InterPsy, France)

Revue des Interactions Humaines Médiatisées

Journal of Human Mediated Interactions

Vol 21 - N°1 / 2020

Sommaire

Editorial

Sylvie LELEU-MERVIEL, Khaldoun ZREIK (rédacteurs en chef) iv

Infologie et design informationnel. Une cartographie du domaine

Infology and information design. Mapping the field

Sylvie LELEU-MERVIEL 1

Conception centrée utilisateur d'aides techniques pour des utilisateurs en situation de handicap avec troubles de la communication : retour d'expérience pour une participation systématique de leur écosystème

User-centered design of assistive technologies for disabled users with communication disorders: feedback for a systematic participation of their ecosystem

Yohan GUERRIER, Nadine VIGOUROUX, Christophe KOLSKI, Frédéric VELLA, Marine GUFFROY, Philippe TEUTSCH 29

Vers un modèle sémio-pragmaticiste de la communication : la question des discriminations

Toward a semio-pragmaticist theory of communication : the question of discriminations

Julien PÉQUIGNOT 57

Editorial

Ce nouveau numéro de R.I.H.M., *Revue des Interactions Humaines Médiatisées*, a traversé un cataclysme mondial imprévu : la crise sanitaire COVID-19. Le comité éditorial de R.I.H.M. a pu constater concrètement combien ce fléau a impacté le travail des chercheurs et enseignants-chercheurs. Leur production scientifique a été contrainte à l'arrêt. Il en résulte deux conséquences pour notre revue : ce numéro paraît en fort décalage avec la date calendaire de référence, et il est limité à trois articles longs au lieu de quatre. Ce nouveau régime restera en vigueur tant que le volume de propositions restera ralenti. En effet, le comité éditorial a fait le choix de maintenir la qualité scientifique des textes longs édités, plutôt que d'affaiblir l'exigence scientifique ou de réduire le format des articles. En effet, R.I.H.M. est un support qui offre la place d'un exposé exhaustif pour des travaux aboutis ou le détail de méthodes et protocoles inédits. Son offre éditoriale est donc complémentaire avec celle des revues aux formats plus resserrés, et nous avons décidé de la conserver, malgré la difficulté évidente de nos collègues à produire ces travaux de fond dans la période actuelle.

Dans ce contexte, le premier article propose une définition de l'infologie, en tant que science adossée à son champ d'expertise, le design informationnel. À partir des premières définitions de l'*infology* (Pettersson & Förlag, 1990), les ajustements et recadrages théoriques effectués permettent d'asseoir l'infologie comme science des (hyper)médiations visuelles, sonores, gustatives, olfactives et tactiles et le design informationnel comme pratique de conception et de réalisation de ces hypermédias.

Le deuxième article s'intéresse aux personnes présentant des troubles de la communication. Ces derniers rencontrent de grandes difficultés pour participer aux activités de la conception centrée utilisateur (CCU). L'hypothèse formulée est que leur environnement humain (famille, professionnel, médical) est alors indispensable pour leur participation à la CCU. La proposition est illustrée par un retour d'expérience sur trois études de cas de conceptions d'applications dédiées : 1) çATED pour les enfants avec TSA (Troubles du Spectre Autistique) ; 2) CECI pour les personnes ayant une déficience motrice avec des troubles du langage ; 3) ComMob pour les personnes atteintes de paralysie cérébrale.

Enfin, le troisième et donc dernier article dans notre nouveau format, est plus théorique. Il expose les outils pragmaticistes, sémio-pragmatiques et sémiotiques nécessaires à l'établissement d'un modèle de communication radicalement pragmatique. À partir des travaux de Roger Odin et Charles Sanders Peirce, il examine les fondements de la communication que constituent les discriminations par le sujet du continuum perceptif spatio-temporel. Ces discriminations peuvent être analysées en trois catégories : les naturalisations, les symbolisations et les textualisations.

Nous vous souhaitons à toutes et à tous une très bonne lecture et nous vous remercions de votre fidélité.

Sylvie **LELEU-MERVIEL** et Khaldoun **ZREIK**
Rédacteurs en chef

Vers un modèle sémio-pragmaticiste de la communication : la question des discriminations

Toward a semio-pragmaticist theory of communication : the question of discriminations

Julien PÉQUIGNOT (1)

(1) Laboratoire CIMEOS, Université de Franche-Comté
julien.pequignot@gmail.com

Résumé. Cet article expose les outils pragmaticistes, sémio-pragmatiques et sémiotiques nécessaires à l'établissement d'un modèle de communication radicalement pragmatique. À partir des travaux de Roger Odin et Charles Sanders Peirce, il examine les fondements de la communication que constituent les discriminations par le sujet du continuum perceptif spatio-temporel. Ces discriminations peuvent être analysées en trois catégories : les naturalisations, les symbolisations et les textualisations.

Mots-clés « sémio-pragmaticisme, communication, discrimination, sémiotique »

Abstract « This paper presents pragmaticist, semio-pragmaticist and semiotic tools needed to establish a radically pragmatic communication theory. Built on Roger Odin's and Charles Sanders Peirce's work, the theory explores the groundings of communication such as subject operated discriminations within the spatio-temporal continuum. These discriminations can be conceived through three categories : naturalizations, symbolizations and textualizations »

Key words « semio-pragmaticism, communication, discrimination, semiotic »

1 Introduction

Travaillant depuis plusieurs années d'un point de vue communicationnel sur les objets audiovisuels *via* leurs usages et les productions de sens effectuées à leurs contacts, j'élabore peu à peu une construction théorique qui permette de rendre compte dans le même temps des mécanismes qui prévalent dans les opérations de perception et de conception *et* de l'expérience des sujets, que j'appelle sujets communicationnels, qui est le plus souvent à rebours de ces mécanismes. En effet, si de prime abord l'on peut considérer et l'on considère souvent les objets symboliques (ici audiovisuels) comme des médiatisations des représentations, du vouloir et de l'agir, qui permettent les interactions humaines (y sont même destinées), il m'apparaît aujourd'hui que la première médiatisation qu'il faut prendre en compte pour commencer à modéliser les interactions humaines qui semblent en

découler est celle du sujet communicationnel pour et par lui-même, *via* ces objets *construits* comme opérant la médiatisation pour et à la place des sujets. Pour ce faire, j'en suis arrivé à proposer un ensemble, que je nomme *sémio-pragmaticisme*, dont je vais exposer ici les principaux fondements. Cet article est plus précisément consacré à la question séminale de la discrimination – de la sémiotisation du monde par le sujet – à partir du trépied théorique qui soutient le modèle que je propose, à savoir l'articulation entre paradigme *pragmaticiste* (2), *sémio-pragmatic* (3) et *sémiotique* (4). L'exposition de mon appropriation particulière de ces outils théoriques me permettra de définir et d'expliquer trois types de discriminations (discretisations chez Béatrice Galinon-Méléneć – Galinon-Méléneć, Péquignot, 2019 ; la chaîne *capta-data-ligata-agrégat* qui traite les diaphories chez Sylvie Leleu-Merviel, 2016 ; 2017) opérées par les sujets communicationnels (5), à partir desquels je pose qu'un modèle *sémio-pragmaticiste* de la communication est à même d'être construit.

2 Du *pragmaticisme* à la communication

« Considérer les effets, pouvant être conçus comme ayant des incidences (*bearings*) pratiques, que nous concevons qu'à l'objet de notre conception. Alors, notre conception de ces effets constitue la totalité de notre conception de l'objet » (Peirce, 1878a, repris et traduit dans Peirce, 2002 : 248).

Je mobilise ici la traduction française de Claudine Tiercelin et Pierre Thibaud, mais on rencontre également la propre version française de Peirce, plus succincte (il écrivit et publia les deux versions d'un même article en anglais et en français respectivement en 1878 et 1879) :

« Considérer quels sont les effets pratiques que nous pensons pouvoir être produits par l'objet de notre conception. La conception de tous ces effets est la conception de l'objet » (Peirce, 1879, repris dans Tiercelin, 1993 : 29).

La fameuse maxime *pragmaticiste* peut fonctionner comme *synecdoque* de plusieurs traits saillants de la pensée *peircéenne*, qui me servent à structurer la mienne. Le *pragmaticisme* de Peirce se veut et fonctionne en tant que système complet de pensée en vue de la production de « connaissance vraie », c'est-à-dire connaissance de la réalité. Il propose un soubassement logique à la fois à l'initiation, au mouvement et aux résultats des analyses *sémio-pragmatic* et *sémiotiques* que j'exposerai ensuite. La philosophie de Peirce propose en effet une continuité stricte entre les principes de la raison qui la constituent – à partir d'une refonte de la logique (voir notamment les *Conférences de Cambridge* – Peirce, 1898, repris dans Peirce, 1993 [1898]) effectuée en partie grâce à ses travaux algébriques et au protocole mathématique démontrant la nécessité triadique (Ketner, Putnam, 1995) et qui permettent de décrire les grands systèmes de pensée, notamment scientifiques (voir les *Conférences de Harvard* – Peirce, 1903a, repris dans Turrissi, 1997, repris et traduit dans Peirce, 2002 : 261-441) –, et leurs conséquences *phénoménologiques* (chez Peirce, *phanéoscopique*), à commencer par les célèbres trois catégories de la pensée, *priméité*, *secondéité*, *tiércéité*, ainsi que leurs conséquences *sémiotiques*.

Un des principes fondateurs de la pensée *peircéenne* est la remise en cause des *métaphysiques* précédentes, particulièrement le doute radical cartésien :

« Nous ne pouvons commencer par le doute complet. Nous devons commencer avec tous les préjugés que nous avons effectivement quand nous pénétrons dans l'étude de la philosophie. Il n'y a pas à rejeter ces

préjugés par une maxime car ce sont des choses dont il ne nous vient pas à l'esprit qu'on puisse les remettre en question. Ce scepticisme initial ne sera donc que pure duperie sur soi, et non pas doute réel » (Peirce, 5.264 ; repris et traduit dans Tiercelin, 1993 : 22)

S'appuyant en grande partie sur la scolastique, notamment Duns Scott (voir par exemple Tiercelin, 1994), il propose une nouvelle démarche vers la connaissance : le sens commun critique (Peirce, 1905b). Christopher Hookway synthétise cela avec une grande clarté :

« [Peirce] développe l'idée qu'il n'y a pas de prémisses premières absolues pour la connaissance : tous nos jugements (même les comptes rendus de perception) sont le résultat d'une inférence, et par conséquent dépendent d'autres opinions. [...] Ainsi, les jugements de perception diffèrent de ceux qui sont le produit d'un raisonnement : c'est seulement à propos des seconds que cela a un sens de parler d'une justification. Par conséquent, bien que les jugements de perception soient faillibles ou susceptibles d'être révoqués en doute à la lumière d'une réflexion ultérieure, nombre de leurs propriétés suggèrent qu'ils peuvent bien jouer le rôle de fondements pour la connaissance. Ils possèdent une sorte de crédibilité intrinsèque non fondée en vertu du fait qu'ils s'imposent à nous. On les utilise pour justifier d'autres croyances empiriques, mais ils n'ont pas eux-mêmes à être justifiés. Bien qu'ils soient faillibles en tant que description de la réalité, ils sont "incontestables" en tant que descriptions de notre expérience. Le point décisif est que certaines croyances sont propres à jouer un certain rôle dans le processus de justification parce qu'elles sont acritiques : nous ne pouvons pas décrire le processus à travers lequel elles sont soumises à un contrôle logique de nature critique. Ceci est compatible avec le fait que, avec le temps, cette certitude puisse s'estomper, et que nous puissions réévaluer de manière critique des croyances qui avaient été admises sans critique. D'un côté elles nous servent de certitudes fondamentales et jouent un rôle spécifique dans la justification ; de l'autre, elles peuvent être révoquées en doute parce qu'elles peuvent perdre les propriétés qui leur conféraient cette fonction. [...] Il arrive qu'une croyance acritique devienne un objet approprié de critique : elle perd alors son caractère acritique. Une croyance scientifique est justifiée si elle s'accorde avec ces fondements acritiques » (Hookway, 1986 : 48-62).

C'est à ce même constat que mon travail m'avait fait parvenir, à partir du cas particulier du clip musical et des discours qu'il suscite. *L'évidence* était que le fonctionnement de cet objet ne pouvait pas être déterminé par des propriétés intrinsèques puisque des fonctionnements *différents* revendiquaient pour le clip les *mêmes* propriétés et que des fonctionnements *identiques* revendiquaient des propriétés *différentes*. Si, selon le sens commun critique, la réalité est scientifiquement atteignable par la démonstration et l'administration de la preuve à condition d'accepter de partir de l'*existant* – et non d'un sens immanent, caché ou crypté à reconstruire transcendentement – et de progresser logiquement donc nécessairement, alors la *réalité* du clip, telle que mon observation l'a mise au jour, ne peut être différente de ses modes d'existence, autrement dit autre que dépendante des sujets « expérimentant » le clip – ces modes d'existence devant être compris également dans leur dimension *vécue* comme immanente, *objectale* voire *objective*.

En effet, et il est nécessaire de rappeler la conception peircéenne de la réalité, « la réalité appartient à ce qui est présent à nous dans la connaissance vraie quelle

qu'elle soit », (Peirce, 1975 [1868-1893], repris et traduit par Deledalle, 1979 : 15). En d'autres termes, la réalité est ce à quoi le raisonnement parviendra une fois l'examen pragmatique (« la totalité de notre conception de l'objet ») mené à son terme ultime :

« Par *réalité*, j'entends tout ce qui est représenté dans une proposition vraie. Par *réalité* ou *vérité positive*, j'entends ce à quoi on peut appliquer tous les critères ci-dessus – imparfaitement bien sûr, puisque nous ne pouvons jamais les mener jusqu'au bout. Par *réalité* ou *vérité idéale*, j'entends ce à quoi on peut appliquer les deux premiers critères, mais le troisième pas du tout, puisque la proposition n'implique pas qu'un état de choses particulier apparaîtra jamais dans l'expérience. Telle est une vérité de mathématiques pures. Par *réalité* ou *vérité ultime*, j'entends ce à quoi on peut appliquer le premier critère dans une certaine mesure, mais qu'on ne peut jamais renverser ou rendre plus clair par un raisonnement quelconque, et sur quoi on ne peut fonder aucune prédiction » (Lettre à Cantor du 23 décembre 1900, reproduite dans Peirce, 1976, vol. III, tome 2, p. 772-779 ; p. 773, repris et traduit par Engel-Tiercelin, 1986 : 92). Sauf mention contraire, toutes les italiques dans les citations sont d'origine.

De manière générale, « il n'y a aucune chose qui est en soi, au sens où elle ne serait pas relative à l'esprit, bien qu'il ne fasse aucun doute que les choses qui sont relatives à l'esprit, sont, en dehors de cette relation » (CP 5.311, repris et traduit dans Tiercelin, 1993 : 107). Pour préciser : « [le réel est] ce dont les caractères ne dépendent pas de l'idée qu'on peut en avoir » (CP 5.405) ; « la réalité est ce mode d'être en vertu duquel la chose réelle et comme elle est, indépendamment de ce qu'un esprit ou une collection déterminée d'esprits peuvent se représenter qu'elle est » (CP 5.565). Par « chose », il ne faut pas entendre de manière restrictive une chose existante au sens de physique, matérielle. Ainsi, « [...] la possibilité est parfois d'un genre réel » (Peirce, 1905b, repris et traduit dans Peirce, 2003 : 61), de même que la nécessité, au sens logique (Ibid. : 64), la pensée, l'idée, la proposition, le général (Peirce, 1905a, repris dans Peirce, 2003 : 40-42). Or, « tout ce qui nous est présent est une manifestation phénoménale de nous-même » (CP 5.283, repris et traduit dans Peirce, 2002 : 51). Cela nous ramène à la question des objets symboliques, dont le clip était un cas particulier : connaître leur réalité équivalait à connaître leurs existences subjectives et donc les manifestations phénoménales des sujets les expérimentant (d'où la nécessité de mobiliser la phanéroscopie – phénoménologie – de Peirce, que je développerai en même temps que sa suite directe, la sémiotique).

La sémiotique est en effet la ligne de mire de toute activité de production de connaissance, ce qui fit dire à Peirce, au crépuscule de sa vie :

« [...] il n'a plus jamais été en mon pouvoir d'étudier quoique ce fût – mathématiques, morale, métaphysique, gravitation, thermodynamique, optique, chimie, anatomie comparée, astronomie, psychologie, phonétique, économie, histoire des sciences, whist, hommes et femmes, vin, métrologie, si ce n'est comme étude de sémiotique [...] » (Peirce, Welby, 1977 : 85-86, repris et traduit dans Peirce, 1978 : 56).

Parce qu'une « réalité qui n'a pas de représentation est une réalité qui n'a ni relation ni qualité » (CP 5.312, repris et traduit par Engel-Tiercelin, 1986 : 72), la nécessité pragmatique impose de travailler sur les représentations, donc les productions de sens, donc au moyen de la sémiotique pour se saisir de la réalité, celle des objets symboliques en particulier pour ce qui nous concerne ici, *via* les

traces d'énonciations produites à leur contact, prises comme leurs « effets » au sens pragmatique. Or, l'activité sémiotique (la sémiose), processus infini et ininterrompu (Balat, 1992), est nécessairement collective (Deledalle, 1979 ; Tiercelin, 1993 ; Savan, 1980), à commencer par la formation des interprétants. Arriver à la nécessité sémiotique implique alors, en retour, de la penser comme partie d'un tout, comme un modèle général permettant de rendre compte de l'activité singulière, dans sa détermination collective, de rendre compte des contenus et modalités des productions de sens, des mécanismes (causes et effets) de ces productions de sens, des déterminations de ces productions de sens, de leurs situations... Un modèle de communication.

3 La sémio-pragmatique : nécessités et heuristique

3.1 Pourquoi la sémio-pragmatique

Depuis sa publication synthétique sous forme de manuel (Odin, 2011), la théorie sémio-pragmatique de Roger Odin a vu sa notoriété croître au sein des sciences de l'information-communication (SIC), jusqu'à être peu à peu mobilisée pour d'autres types d'objets que ceux avec lesquels elle fut élaborée, à savoir le cinéma puis, plus largement, l'audiovisuel. Pour exposer ma compréhension et mon utilisation de ce « modèle » dans une perspective communicationnelle, je vais en esquisser une archéologie. Il me semble que les deux moteurs principaux ayant conduit Roger Odin au geste sémio-pragmatique sont d'une part ce que Peirce appelle le « sens commun critique » (Peirce, 1905b), d'autre part son intérêt constant pour des objets structurellement marginaux.

Le travail de Roger Odin est traversé d'observations sur la labilité des textes (au sens générique) et des sens leur étant pourtant attribués, à chaque occurrence, pour des raisons immanentes. *De la fiction* (Odin, 2000a), premier ouvrage synthétique sur la sémio-pragmatique, est ainsi introduit : « À l'origine de cet ouvrage une constatation : l'incroyable diversité des productions à laquelle renvoie le mot fiction » (p. 9). Dès sa thèse de doctorat dirigée par A.J. Greimas (Odin, 1975) – qui portait sur les récits consacrés à Jeanne d'Arc dans les manuels scolaires –, il arrive à la conclusion « qu'on ne pouvait pas en rester aux positions immanentistes, au texte seul, pour analyser les textes [...] » (Odin, Péquignot, 2017 : §4). C'est la raison pour laquelle il propose de s'éloigner de son ancrage d'origine (l'analyse sémiolinguistique) pour se tourner vers un autre paradigme à l'occasion de sa thèse d'état dirigée par Christian Metz, *L'analyse sémiologique des films. Vers une sémio-pragmatique du cinéma* (Odin, 1982). Il pointe régulièrement les problèmes rencontrés par les théoriciens à demeurer dans une posture immanentiste, qu'elle soit revendiquée, impensée ou subie (Odin, 2011 : 11-14). Cette « valse-hésitation » (*Ibid.* : 13) ne doit pas illusoirement amoindrir la puissance de l'immanentisme. Que cela soit la théorie de l'énonciation (Ducrot, Todorov, 1972), celle des actes de langage (Searle, 1970 ; Austin, 1972) ou encore chez Umberto Eco (1965 ; 1990), les tentatives pour sortir du texte qui se soldent, à ce titre, par des demi-échecs, illustrent le constat teinté d'humour de Roger Odin : « On ne quitte pas le paradigme immanentiste » (2011 : 10), ne serait-ce qu'en raison de contraintes méthodologiques (Kerbat-Orrechioni, 1980 : 32, cité dans Odin, 2011 : 10). Pour peu que l'on observe candidement, il apparaît que « l'expérience vécue par le lecteur » (Odin, 2000a : 11) est infiniment moins restreinte que ce que les discours et analyses restant dans le texte (ou n'arrivant pas réellement à en partir) affirment. C'est cette apparente aporie que la sémio-pragmatique tente de résorber, en ne considérant pas ces deux phénomènes comme irréductibles, mais co-existants (sur

des plans différents). Il faut donc prendre en compte, pour expliquer *ce qui se passe* dans les situations de communication mettant en jeu des objets audiovisuels, « à la fois, la croyance au texte et à son existence autonome, et la reconnaissance que le sens d'un texte change avec le contexte » (Odin, 2011 : 15).

Dans le même temps, l'auteur de *Cinéma et production de sens* (Odin, 1990) a très tôt mobilisé des objets jusqu'alors jugés peu dignes d'intérêt par la recherche, particulièrement en sémiologie du cinéma puis en études cinématographiques. Les films amateurs ou semi-professionnels (Odin, 1999a ; 2016) qu'il a lui-même pratiqués (Odin, Péquignot, 2017 : §3) ; les films de famille (1999b), la télévision (1990), etc. Ces objets, retors aux outils (immanentistes) développés par les recherches sur le « cinéma de fiction », catégorie reine des études cinématographiques, nécessitaient de nouveaux instruments pour comprendre leur fonctionnement. Comme la question esthétique ne semblait pas pouvoir se poser dans les termes jusque-là réservés aux objets considérés comme relevant de cette catégorie (un certain cinéma pensé à l'aune de la théorie des auteurs) et que, on l'a vu, la question de l'expérience protéiforme se posait d'autant, il semblait logique de venir interroger non plus les textes mais bien leurs lectures, et donc les lecteurs et lectrices (Odin, 2000b). La création de l'IRCAV (Institut de Recherche sur le Cinéma et l'Audiovisuel) en 1983, dans une volonté pluridisciplinaire (Roger Odin étant lui-même Professeur en sciences de l'information et de la communication) et associant de manière provoquante pour l'époque cinéma et audiovisuel, quelques années après la fondation par Bernard Miège de la 71^e section du CNU, indique une convergence, tant institutionnelle qu'épistémologique : la sortie du paradigme immanentiste conduit à l'approche communicationnelle, tout autant que les objets audiovisuels non cinématographiques devinrent, et sont encore largement, l'apanage des SIC.

« La sémio-pragmatique est un modèle de (non-)communication qui pose qu'il n'y a jamais transmission d'un texte d'un émetteur à un récepteur mais un double processus de production textuelle : l'un dans l'espace de la réalisation et l'autre dans l'espace de la lecture. Son objectif est de fournir un cadre théorique permettant de s'interroger sur la façon dont se construisent les textes et sur les effets de cette construction. On part de l'hypothèse qu'il est possible de décrire tout travail de production textuelle par la combinatoire d'un nombre limité de modes de production de sens et d'affects qui conduisent chacun à un type d'expérience spécifique et donc l'ensemble forme notre compétence communicative » (Odin, 2000a : 10-11).

On peut voir dans cette définition les deux apports paradigmatiques majeurs de Roger Odin à la pensée communicationnelle, du cinéma et de l'audiovisuel bien entendu, mais aussi, à mon sens, en général : la notion de non-communication et le principe du nombre limité de modes de productions de sens pour saisir le foisonnement de l'existant.

3.2 La (non-)communication

La notion de communication, dans nombre de ses emplois scientifiques comme doxiques, semble ne jamais pouvoir se départir complètement d'une certaine forme de mécanicité et/ou de naturalité. Cela est à mettre en rapport avec ce qui a été dit sur la prégnance existentielle de l'immanence – parce que du domaine de l'illusion (Odin, 2011 : 17) – pour considérer que la pensée de la communication implique la plupart du temps la pensée d'une transmission. Que l'on considère les contraintes contextuelles comme variateurs, limitateurs, opposants ou

adjuvants, voire catalyseurs ou générateurs de la communication, le modèle implicite est toujours *in fine* de l'ordre de :

$$E \longrightarrow M \longrightarrow R$$

Figure 1. *La communication, modèle simpliste (schéma personnel)*

Ce modèle s'est imposé largement par une double paternité. Il s'ancre d'une part dans les fondements présupposés du behaviorisme (Watson, 1913), importés et appliqués à l'analyse socio-politique (Lasswell, 1927) puis entérinés de fait par le fonctionnalisme (Katz, Lazarsfeld, 1955), d'autre part dans la pensée mathématique et ingénierique de Shannon et Weaver (1949), popularisé par Pierce (1961). Qu'il soit complexifié par l'ajout d'agents :

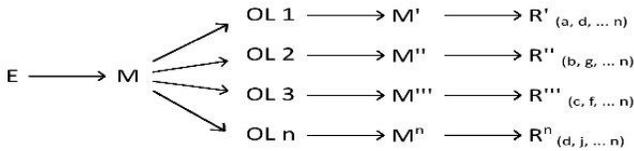


Figure 2. *La communication, two-step flow theory (d'après Katz et Lazarsfeld ; schéma personnel)*

Ou par l'ajout de rétroactions, dans la logique de la théorie des usages et gratifications (Katz, Lazarsfeld, 1955) :

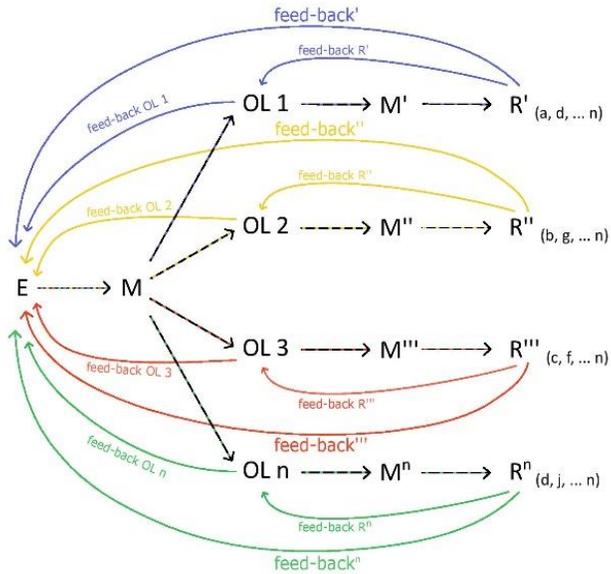


Figure 3. *La communication, usages et gratifications (schéma personnel)*

Ou par la prise en compte du contexte :

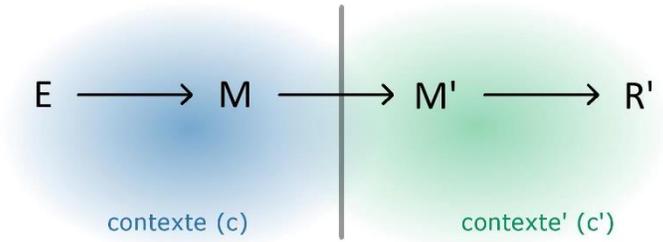


Figure 4. La communication et le contexte (schéma personnel)

Ou encore par leur combinatoire :

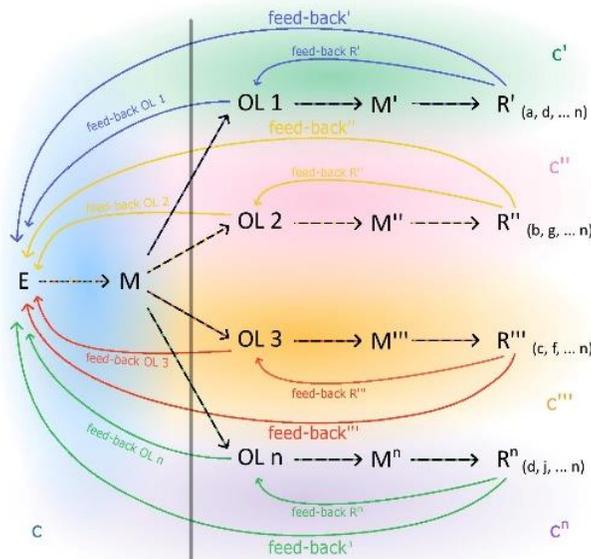


Figure 5. La communication, modèle complexe (schéma personnel)

Le dénominateur commun demeure la vectorisation unilatérale comme fondement premier des modèles explicatifs de la communication. Cette dimension mécanique, souvent naturalisée, doit beaucoup à l'influence des sciences de la nature comme point de mire de « scientificité », d'abord chez les behavioristes et à travers eux, pour les mêmes raisons, dans les premières théories de la communication, puis à nouveau et encore plus dans la mouvance ingénierique, dont les champs de

recherche concernant principalement la transmission du signal (électrique, radiophonique, acoustique) ont engendré et/ou permis une forme de confusion des genres avec les approches et futures disciplines étudiant la communication comme phénomène humain (et non naturel, physique en l'occurrence).

Plus radicalement, la plupart des approches « contextualisantes », qui aspirent à ancrer leurs modèles communicationnels dans les sciences humaines, ne me semblent pas échapper, logiquement, à cet héritage. Le terme, par exemple, d'« interprétation », très employé aujourd'hui concernant le fonctionnement des objets symboliques que l'on retrouve (entre autres) jusque dans des approches fortement sociologiques, processuelles et en lien avec diverses formes du paradigme pragmatique, comme chez Stanley Fish (1980) ou Jean-Pierre Esquenazi (2007), me paraît poser un problème structurel, au-delà de l'évidente heuristique dont nombre de travaux le mobilisant témoignent. *Interpréter* ne fait pas sens s'il n'y a pas quelque chose à interpréter. Que l'œuvre soit ouverte, que les communautés (interprétatives ou d'interprétation) en fassent du sens à leur manière et selon leurs contraintes, il n'en reste pas moins que la partition ou la pièce (pour partir d'un sens commun d'« interprétation »), le texte, l'énoncé, le « message », etc. demeurent. Autrement dit, d'un certain point de vue, et même si, dans les faits, les résultats de telles approches peuvent parfois sembler en rupture avec les fondements que j'ai exposés, ces dernières, quand elles sont poussées dans leurs retranchements, sont ramenées à l'idée séminale d'une transmission, quand bien même imparfaite, non-fluide, négociée ou combattue (Hall, 1973), soumise aux contingences contextuelles et même définie par elle ; d'une transmission, donc, dont la part d'immanence, si amoindrie soit-elle, demeure irréductible. Pourtant, la majorité des approches de la communication, particulièrement concernant les objets symboliques, s'accorde à partir du principe que la modélisation mécaniste ne peut aucunement rendre compte de la (des) réalité(s) observée(s) (et ici l'apport des *cultural studies*, par leur culture de l'enquête, est considérable). En d'autres termes, il me semble que fait largement consensus (quand bien même avec de larges variations) le principe, d'une part de ne pas considérer qu'une interprétation est bonne ou mauvaise (en tous les cas par rapport au texte) – c'est l'apanage d'autres approches et disciplines à vocation herméneutique –, mais est simplement propre à l'actant interprète (singulier ou collectif) pour des raisons et selon des mécanismes qu'il convient de mettre au jour ; et, d'autre part, que les premiers éléments explicatifs à la diversité des interprétations sont à chercher dans les diversités contextuelles, y compris en considérant que le sujet en contexte est lui-même un contexte. En effet, l'aphorisme d'Héraclite, rapporté par Cratyle via Platon (2008 [p. V-IV^e siècle av. J.C.]) et Hippolyte de Rome (1988 [p. 222] : IX, 10, 5 – fragment 61), qui veut, en substance, qu'« on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve », doit bien entendu se comprendre comme concernant tant le « fleuve » que le « on ». Alors, si la variation, même minime, est la règle, si le texte ne peut jamais suffire à expliquer l'énoncé qui en est « tiré » et est même parfois non-nécessaire, il ne demeure aucune raison *théorique* de conserver le principe d'une vectorisation unilatérale, même ténue, unissant les pôles de la communication.

En ce sens, il me semble que ce propose Roger Odin est un réel renversement du modèle (en fait, dans un premier temps, d'un pôle du modèle), dans lequel ce n'est plus la part de transmission, de « communication », qui est irréductible, mais bien la part de non-transmission, de non-communication. Partant du principe que « l'écart » est la règle, la notion même d'écart n'a plus cours, puisqu'il n'y a plus d'aune de laquelle s'écarter. De même, le message disparaît. Roger Odin le schématise ainsi :

sujets (Odin, 2011 : 44) par les schémas de « communication » (figures 1, 2, 3, 4 et 5). C'est dans ce cas d'ailleurs que la notation T et T' (ex-M et M') est pertinente : il est commun pour les Ps – tout un chacun – de considérer que leur expérience, leur interprétation d'un texte, peut être, et vraisemblablement n'est, pas la même que celle des Pvts. C'est du reste la raison d'être des approches et disciplines herméneutiques (génétiques, poétiques, poïétiques, etc.) qui est celle de ceux que j'appelle les clercs (dans un sens proche de celui d'Esquenazi, 2007), qu'ils soient réellement ecclésiastiques ou laïques.

Le terme « communication » prend alors véritablement tout son sens « étymologique », bien plus fortement que dans son emploi équivalent (même nuancé) de « transmission ». Le processus de communication n'est pas un transfert, un partage, une émission-réception, mais une double production de sens dont une des causes finales est, par l'interaction, la *mise en commun*, au moins partielle, du sens. Je n'aborderai pas ici, faute de place, les cadres, processus et opérations qui structurent les activités de production de sens, notamment par la production et l'assignation de dénominateurs communs, par exemple – mais pas seulement – ce qu'Odin décrit comme les différentes compétences communicationnelles (en plus de la compétence communicationnelle discursive) : compétence communicationnelle sémio-linguistique, socioculturelle, référentielle (2011 : 44). Tout cela constitue la dimension macro du modèle que je propose et qui mobilise des approches issues de la sociologie, de la sociosémiotique, de l'histoire culturelle, etc. Quand ces compétences ne sont pas *a minima* partagées par les pôles producteurs, il n'y a pas, à proprement parler, communication *alors qu'il y a pourtant production de matière (V) et même de texte (T)*. Pour être tout à fait précis, on peut parler éventuellement dans ce cas d'auto-communication résiduelle ou limite : le sujet Pvts est toujours à lui-même un Ps, de même que le Ps peut être à lui-même, d'un certain point de vue, son Pvts (de l'hallucination à la vision de figures dans les nuages par exemple).

Procéder ainsi avec Odin, c'est remplacer la variation par la stabilité, l'exception comme règle par la règle – sans exception – ; ces principes et cadres de pensée sont plus satisfaisants sur le plan purement logique. Je vais partir de là pour articuler et repenser le modèle odinien à l'aune de la sémiotique et ainsi du pragmatisme de manière générale.

4 La sémiotique : une boîte à outils

4.1 Quelle sémiotique ?

La sémiotique dont il s'agit ici est la théorie du signe élaborée par Charles Sanders Peirce dans la deuxième partie de sa vie de recherche jusqu'à sa mort (1914), à partir de fondements logiques et pragmatistes préalablement établis. Autant les textes logiques et pragmatiques de Peirce sont aujourd'hui pour la plupart aisément accessibles et même traduits en français, autant, comme le dit Jean Fissette (2014 : 229), Peirce – tout comme Saussure d'ailleurs – est un auteur « aux nombreuses écritures, mais [à l'] absence d'un traité des signes ». La sémiotique de Peirce doit donc être reconstituée à partir de sources et fragments divers, écrits sur une période de plusieurs dizaines d'années, en constante évolution et parfois contradictoires, qui plus est, pour certains, découverts et analysés sur une période tout aussi étendue et sur plusieurs continents. Le problème évident posé par cet état de fait est l'accessibilité de cette théorie, matériellement, mais surtout intellectuellement, son saisissement synthétique demandant un travail important ou de s'en remettre aux quelques essais existants. En revanche, pour les mêmes raisons,

l'absence de somme, de « Livre », si elle ne peut empêcher les revendications et querelles autour de l'essence de la pensée peircéenne, a pour mérite de renvoyer dos-à-dos tous les travaux mobilisant un « système » sémiotique peircéen *via* leur dimension irréductiblement apocryphe. Même s'il existe certains consensus autour de lignes de force, la prétention au respect canonique n'est pas envisageable et offre donc à qui veut se saisir de la théorie des signes de Peirce une réelle liberté de pensée et d'usage. À ce sujet, Jacques Theureau montre, avec virtuosité et beaucoup d'humour, à la fois les potentialités de la théorie du signe de Peirce mais également ses apories (1999 : 9). Ainsi, bien que 10 classes de signes soient généralement retenues, l'auteur rappelle justement le

« casse-tête insoluble pour ses [Peirce] commentateurs qui cherchent désespérément une façon raisonnable d'engendrer les "66 classes de signes" dont on trouve trace dans une lettre de Peirce à son amie Lady Welby [du 24 décembre 1908], ainsi que des essais multiples de classification des signes, selon l'inspiration concernant le contenu des catégories et selon l'ordre variable dans lequel sont appliquées des contraintes de combinaisons variables à ces diverses sous-catégories ou à d'autres [...] ».

La plupart des passeuses et passeurs de la sémiotique de Peirce en restent à 10 classes, telles qu'exposées dans *Nomenclatures and Division of Triadic Relations as far as they are determined* (1903b, CP 2.242), manuscrit préparatoire des Conférences de Lowell (voir infra Figure 11 « Les dix classes de signes »).

La sémiotique peircéenne est une magnifique boîte à outils, composée de nombreux « kits » dont certains éléments apparaissent mystérieux ou trop complexes au premier regard et ne trouvent leur compréhension et leur usage qu'à force de bricolage et au gré des problèmes rencontrés.

4.2 Du signe au phanéron

Afin aborder ce qui me semble essentiel dans la sémiotique de Peirce pour l'échafaudage d'une théorie de la communication résolument pragmatique, je commence, avec Jean-Marie Klinkenberg, par rappeler une forme d'évidence :

« [Tout système] de communication dispose de mécanismes propres qui lui donnent sa valeur communicative particulière et qui organisent la signification de manière chaque fois originale. Mais il y a un concept commun à toutes ces descriptions : celui de signe » (Klinkenberg, 1996 : 21).

On connaît la fameuse triade peircéenne issue du protocole mathématique fondant la sémiose (l'activité sémiotique), à partir du signe, qui est le processus representamen-objet-interprétant, fréquemment schématisé de la sorte :

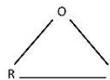


Figure 8. La sémiose (d'après Peirce ; schéma personnel)

Ce schéma se lit usuellement ainsi : un representamen (ou fondement, ou signe parfois chez Peirce) renvoie à un objet par le biais d'un interprétant. En termes technique, Peirce propose la définition suivante :

« Un Signe, ou Representamen est un premier qui entretient avec un second appelé son *objet* une relation triadique si authentique qu'elle peut déterminer un troisième, appelé son *interprétant*, à entretenir avec son objet

la même relation triadique qu'il entretient lui-même avec ce même objet » (CP : 2.274, repris et traduit dans Savan, 1980 : 12).

Une autre définition, moins technique mais beaucoup plus évidemment pragmatique, propose :

« Un signe, ou *Representamen*, est quelque chose qui tient lieu pour quelqu'un de quelque chose sous quelque rapport ou à quelque titre. Il s'adresse à quelqu'un, c'est-à-dire crée dans l'esprit de cette personne un signe équivalent ou peut-être un signe plus développé. Ce signe qu'il crée, je l'appelle l'*interprétant* du premier signe. Ce signe tient lieu de quelque chose : de son *objet*. Il tient lieu de cet objet non sous tous rapports, mais par référence à une sorte d'idée que j'ai appelée quelquefois le *fondement* du *representamen* » (CP 2.288, repris et traduit dans Savan, 1980 : 12).

On retrouve ici le principe fondamental qu'*il n'est rien qui soit en soi au sens où cela ne serait pas relatif à l'esprit*, autrement dit que la sémiotique est avant tout affaire de sujets (pensants), non d'objets (pensables), même si les objets sont, éventuellement, « en dehors de cette relation » (CP 5.311, repris et traduit dans Tiercelin, 1993 : 107). Ce qui « fait sens », c'est la présence, chez le sujet, d'interprétant(s) qui vont produire chez lui l'effet sémiotique consistant à discriminer dans « le monde », y compris intérieur, des éléments (*representamen*) « faisant » signe – donc sens par leur renvoi à un objet. L'interprétant étant lui-même un signe, la sémiose, par définition, est infinie, ou du moins à l'échelle du sujet, continue (y compris dans sa forme inconsciente, ou hypo-consciente, ce que Peirce appelle le *musément*, cf. Balat, 1992). La sémiotique de Peirce est construite sur un système de triades trichotomisées, lui-même déduit de sa phénoménologie, qu'il nomme « phanéroscopie », c'est-à-dire l'étude des « phanérons ». Un phanéron est « tout ce qui est présent à l'esprit, que cela corresponde à une chose réelle ou pas » (CP : 1.284, repris et traduit dans Bruzy *et alii*, 1980 : 32). Cette phanéroscopie est constituée des fameuses trois catégories peirciennes (priméité, secondéité, tiercéité), le principe de la triade résultant lui-même d'une démonstration logique. Je ne développerai pas ici cette phanéroscopie, mais j'en propose un tableau synthétique à partir de la propre synthèse de Gérard Deledalle (1979 : 64) à usage de *vademecum* pour la suite du raisonnement. J'y superpose les différentes façons de penser la phanéroscopie : la division des catégories, la division numérique des catégories, la division hiérarchique des catégories et la division conceptuelle des catégories :

	TYPES DÉGÉNÉRÉS	TYPES AUTHENTIQUES	TYPES ACCRÉTIFS
	1	2	3
1	1.1 PRIMÉITÉ AUTHENTIQUE Priméité Qualité (potentielle) originelle	1.2* SECONDEITÉ DE LA PRIMÉITÉ (1 ^{ER} DEGRÉ ACCRÉTIF DE LA PRIMÉITÉ) Qualité individuée ou actualisée monadique	1.3 TIERCÉITÉ DE LA PRIMÉITÉ (2 ^{EM} DEGRÉ ACCRÉTIF DE LA PRIMÉITÉ) Possibilité (virtualité, potentialité, possibilité)
2	2.1 PRIMÉITÉ DE LA SECONDEITÉ (SECONDEITÉ DÉGÉNÉRÉE) Secondeité Qualité relative Effort-résistance	2.2 SECONDEITÉ AUTHENTIQUE Fait individuel existant (actuel en acte) dyadique	2.3 TIERCÉITÉ DE LA SECONDEITÉ (ACCRÉTION DE LA SECONDEITÉ) Réalité ou Actualité Individualité Expérience (information)
3	3.1 PRIMÉITÉ DE LA TIERCÉITÉ (2 ND DEGRÉ DÉGÉNÉRÉ DE LA TIERCÉITÉ) Tertialité Qualité de pensée ou de représentation « Mentalité »	3.2 SECONDEITÉ DE LA TIERCÉITÉ (1 ^{ER} DEGRÉ DÉGÉNÉRÉ DE LA TIERCÉITÉ) Processus triadique (representamen-objet-interprétant)	3.3 TIERCÉITÉ AUTHENTIQUE Pensée médiatrice Généralité Loi Continuité Nécessité conditionnelle

Figure 9. Tableau phanérosopique synthétique (d'après Deledalle 1979 ; tableau personnel)

4.3 Du phanéron au signe

Cette triade trichotomisée s'applique naturellement au signe : representamen, objet et interprétant peuvent être trichotomisés. Plus précisément, le representamen peut appartenir à chacune des trois catégories phanérosopiques (qualisigne – priméité, sinsigne – secondeité, légisigne – tiercéité), il peut renvoyer à son objet selon trois relations phanérosopiques (les fameux icône, indice, symbole), en fonction des trois types d'interprétants (ou signes préexistants) possibles (rhème, dicisigne, argument), ce qui donne neuf caractérisations possibles du signe :

	1	2	3
R	QUALISIGNE Qualité qui fonctionne comme signe	SINSIGNE Une chose ou un événement spatio-temporellement déterminé qui fonctionne comme signe	LÉGISIGNE Signe conventionnel
O	ICÔNE Rapport de similarité	INDICE Contiguïté contextuelle	SYMBOLE Loi
I	RHÈME (Terme, prédicat)	DICISIGNE OU SIGNE DICENT (Proposition)	ARGUMENT (Raisonnement)

Figure 10. Les neuf moments du signe (d'après Peirce ; tableau personnel)

Par ailleurs, la phanéroscopie étant logiquement et nécessairement hiérarchique (la priméité est incluse dans la secondéité qui est incluse dans la tiercéité), *in fine*, dix classes principales de signes sont possibles :

	R	O	I	
I	1.1	2.1	3.1	Qualisigne (iconique rhématique)
II	1.2	2.1	3.1	Sinsigne iconique (rhématique)
III	1.2	2.2	3.1	Sinsigne indiciaire rhématique
IV	1.2	2.2	3.2	Sinsigne indiciaire dicent
V	1.3	2.1	3.1	Légisigne iconique (rhématique)
VI	1.3	2.2	3.1	Légisigne indiciaire rhématique
VII	1.3	2.2	3.2	Légisigne indiciaire dicent
VIII	1.3	2.3	3.1	Légisigne symbolique rhématique
IX	1.3	2.3	3.2	Légisigne symbolique dicent
X	1.3	2.3	3.3	Légisigne symbolique argumental

Figure 11. *Les dix classes de signes (d'après Peirce ; tableau personnel)*

Précisons que le sujet n'a de préhension effective que sur la secondéité, le *hic et nunc*, les existants (le domaine de l'action, de l'interaction, de l'incarnation de la médiation, qui elle appartient en tant que principe à la tiercéité). Les possibles (priméité) sont contenus, *réalisés*, dans l'existant et les nécessaires (tiercéité) déterminent ce dernier. Ainsi les qualisignes n'agissent qu'incarnés, singularisés, dans des sinsignes (le principe, la possibilité du rouge gouverne et n'apparaît que dans chaque occurrence de rouge), tandis que les légisignes, eux, n'opèrent qu'à travers des répliques sinsignatiques (chaque drapeau de chaque navire étant une réplique *hic et nunc*, « existante » dans la secondéité, du code la marine, qui relève de la tiercéité).

Tout peut être representamen (signe)

Concernant la triade R-O-I, étant elle-même une trichotomie, elle fonctionne comme les catégories phanéroscopiques. Il n'existe ainsi qu'un seul principe de representamen, *ce quelque chose qui fait signe pour quelqu'un sous quelque rapport ou à quelque titre*. Que ce quelque chose soit une qualité (priméité), incarnée dans un existant (secondéité), un existant contenant des qualités, un existant contenant des qualités et incarnant des nécessités (tiercéité), une loi répliquée dans un existant lui-même contenant des qualités, peu importe, le representamen est de l'ordre du vague (Chauviré, 1995 ; Engel-Tiercelin, 1986) et du possible. Il est le 1 du protocole mathématique qui a besoin du 2 pour être 1 (et, donc, n'est jamais « en soi », est toujours un possible *constaté* après son avènement à l'existence, sa détermination et donc l'abrogation de sa qualité de possible), mais qui s'en distingue « vu du 2 ». Tous les rouges « font exister » la rougéité, la possibilité du rouge, et chaque rouge construit la possibilité des tous les prochains rouges, ce qui fait de la rougéité une réalité du domaine du possible : une possibilité réelle. Autrement dit, tout est possiblement/réellement signe, mais chaque signe est forcément toujours *une* chose à partir du moment où c'est cette chose, et non une autre, qui fait signe.

L'objet – les objets

Appartenant à la secondéité, l'objet, lui, quel qu'il soit (« chose », idée de chose, idée de possible ou idée de nécessaire, qui sont toujours des existants singuliers *pour le sujet*), est alors nécessairement dual, puisque contenant de la priméité. L'objet se décompose ainsi en objet immédiat (Oi) et Objet dynamique (Od). L'objet immédiat est l'objet tel que contenu dans le signe (le representamen) et donc « non-médiaté » par ce dernier, *immédiatement* présent. Quand je pointe le doigt vers le ciel en disant à ma fille « regarde l'avion là-haut », le mouvement de mon bras (et de ma tête, et de mes yeux), la direction indiquée, les répliques de légisigne « regarde » et « là-haut » sont des qualités de l'objet (sa position, à commencer par sa position relative par rapport à moi et à ma fille) contenues dans le representamen (qui est ici complexe puisque chaque élément – le doigt, le bras, le regard, etc. sont des representamen). L'objet dynamique, quant à lui, est ce à quoi renvoie le signe *indépendamment* du signe. Précisons : construit comme existant indépendamment du signe, « réellement » dans la doxa quotidienne. Pour filer l'exemple de ma fille, comme tout enfant, il y a un âge où je pourrais lui faire croire que c'est mon doigt, ma volonté, qui crée l'avion : son jeune âge constitue une infirmité en termes d'interprétants, de connaissances préalables et collatérales où signes et objet se confondent. C'est l'âge où l'on peut faire disparaître et apparaître *ad infinitum* « les petites marionnettes » à la grande joie du bambin. Avec la sédimentation des inférences – massivement acritiques –, viendra l'acquisition de la médiation et donc, d'un certain point de vue, de l'interaction comme principe et pas uniquement *hic et nunc* : pouvoir parler (penser) quelque chose qui « n'est pas là ». Cela n'est possible que par la connaissance, sinon la maîtrise, des choses. Voyant des avions avec sa mère, à la crèche, dans un épisode de *Tchoupi*, elle détachera l'objet du representamen (ou plutôt elle unifiera les objets en un seul, principiel, pouvant être signifié par différents representamen) : l'avion « lui appartiendra », en tant que signe-interprétant, et ne sera plus attaché, *immédiat*, à mon doigt. L'objet dynamique est donc la connaissance (juste ou erronée, peu importe) que j'ai de quoi que ce soit qui permet que quoi que ce soit y renvoie : ne peut faire signe pour quelqu'un quelque chose qui signifierait quelque chose à propos d'une chose dont la personne n'aurait aucune connaissance à aucun titre. L'objet dynamique est l'objet tel que le sujet conçoit (y compris et à commencer de manière acritique) qu'il existe (qu'il soit conçu comme un réel ou non) indépendamment du representamen qui y renvoie. C'est d'ailleurs pour cette raison que je peux, adulte, devant un tableau de David, concevoir Napoléon, aussi bien que, devant une publicité pour Coca-Cola, concevoir le Père Noël. Conçus comme réels ou pas, ils existent, pour moi, par la connaissance (à la fois collective et singulière) que j'en ai, par la somme des interprétants que je peux mobiliser pour faire de quelque chose un representamen les y renvoyant.

L'interprétant – les interprétants : l'interprétant immédiat

Il est nécessaire de détailler la question de l'interprétant, point le plus sujet à mésinterprétations – voire à contresens – et qui est nodal dans l'utilisation que je peux faire de l'outillage sémiotique peircéen. Je m'appuie particulièrement sur les lectures et démonstrations de Joëlle Réthoré (Bruzy *et alii*, 1980 : 36-37) et Robert Marty (*Ibid.* : 37-41). Là où le representamen ne concerne que la priméité (en tant que moment du signe) et où l'objet concerne la priméité et la secondéité (également en tant que moment du signe), l'interprétant, nécessairement de l'ordre de la tiercéité puisque médiation (entre le representamen et son objet), se décline en trois champs (LW 408) correspondant à toute l'étendue phanéroscopique. L'interprétant

immédiat (Ii), est « l'interprétant représenté ou signifié dans le signe » (CP 8.343, repris et traduit dans Bruzy *et alii*, 1980 : 38). C'est le fait-même que quelque chose fasse signe, mais « sans plus ». Quand je lis un passage de Peirce à ma fille de trois mois, « quelque chose » apparaît pour elle qui se distingue au sein de sa secondéité fragile, par exemple le simple fait que je rompe mon immobilité et le silence (priméité de la secondéité). Il y a signe, mais l'objet auquel il renvoie n'est pas autre chose (ou extrêmement faiblement autre chose) que le signe lui-même. Il y a signe en tant qu'incarnation, certes *hic et nunc*, mais vague (aussi vague que le *hic et nunc* pour un enfant de trois mois), de la possibilité de signe. Dans une moindre mesure, des idéogrammes japonais peints sur le bitume d'une route de campagne sont, pour un non nippophone, du même acabit. Le sujet « sait » qu'il y a signe mais est bien en peine d'en faire quoi que ce soit d'autre, sinon au travers de conjectures (code de la route, graffiti, inscription rituelle ?). Bien entendu le representamen « de rien » peut se transformer en representamen « de quelque chose » : l'actualisation par le sujet de sa méconnaissance de la langue et des coutumes japonaises, son expérience de touriste au Japon, le pari stupide qui l'a conduit à partir à l'aventure sans interprète ni dictionnaire, sa propension à la vantardise, la nécessité d'étudier les autres cultures, etc. – mais j'anticipe ici sur d'autres interprétants. L'interprétant immédiat est ainsi la connaissance minimale vague de la possibilité de signe. L'interprétant immédiat ne peut donc produire qu'un signe rhématique. Il est ce qui enclenche la sémiose, produisant des representamen qui ne renvoient qu'à cette connaissance minimale vague, éventuellement en attendant plus. Concernant les objets symboliques, c'est la connaissance minimale qui fait distinguer un objet (au sens trivial) d'un texte, ce que l'on pourrait rapprocher de l'énonciateur réel de la production chez Odin (2000a : 57). Concrètement, il fut un âge où ma fille mangeait les DVD et les livres, puis vint le moment où ces objets prirent le statut de representamen, mais en soi et pour soi (les enfants en bas âge ne mangent ni plus ni moins les « bons » livres que les prospectus abandonnés dans les boîtes aux lettres).

Il est important de caractériser précisément l'interprétant immédiat parce que, pour « peu utile » qu'il soit dans l'examen des situations de communication sur lesquelles la recherche en SIC peut être amenée à travailler, il est là pour nous rappeler qu'il y a toutes les chances pour qu'un australopithèque découvrant une cassette VHS au sol ne se mette pas en peine de chercher un magnétoscope, autrement dit que « l'affordance » (Gibson, 1977 ; Norman, 1988 ; 2013) de l'objet – à commencer par son affordance sémiotique – ne dépende pas, *du tout*, de l'objet, mais bien d'usages sémiotisés et ainsi « interprétantisés ».

L'interprétant – les interprétants : les interprétants dynamiques

La deuxième sorte d'interprétant est l'interprétant dynamique (Id), qui correspond à « l'effet réel produit sur l'esprit par le signe » (CP 8.343, repris et traduit dans Bruzy *et alii* : 1980 : 38). C'est l'interprétant dynamique qui rend « visible » le fait qu'il y ait, pour le sujet, signe. C'est la « réaction » du sujet à « l'action » que produit sur lui, pour lui, le signe. C'est par exemple le fait que ma fille arrête de faire ce qu'elle était en train de faire et regarde dans le ciel, à la recherche d'un avion, dans l'exemple précédemment utilisé. L'interprétant dynamique a « fait parler » le signe, lui a fait dire quelque chose à partir de quoi ma fille maintenant agit. C'est d'ailleurs ce qui permet d'expliquer qu'à trois mois, six mois ou quatre ans, l'action de ma fille ne sera sûrement pas la même. À trois mois, il est probable qu'elle ne regardera pas autre chose que moi, éventuellement mon doigt : elle ne « sait » pas encore que l'on peut désigner quelque chose, elle ne regarde que ce qu'elle voit, ce qui par ailleurs n'est pas grand' chose. Elle ne possède

guère qu'un interprétant immédiat, vague entité mentale quasi-indiscriminée qu'en tant que présent à elle par de nombreux percepts purement abductifs je constitue (voir à ce sujet la question des inférences acritiques – les perceptions ou percepts phanéroscopiquement – qui ressortent à l'abduction – Peirce, 1903a ; 2002 : 418 sqq.). Qui est déjà entré dans une crèche et s'est fait appeler « papa » ou « maman » par les plus jeunes enfants (en dehors des « siens » j'entends) sait qu'un « papa » ou une « maman » sont bien peu de choses, sémiotiquement parlant, durant les premiers moments de la vie. À six mois, elle regardera quelque part, globalement dans la direction que j'indique, mais sans doute ne verra-t-elle pas l'avion, ou pas aisément (toute personne ayant eu la garde d'enfants autour de cet âge a connu la frustration de la fréquente incommunicabilité des éléments du monde, même les plus simples, les plus « évidents »). Elle sait le principe de ce type signe désignatif, mais n'est pas encore coutumière de la discrimination, parmi tout ce qu'il y a à voir, de ce qu'il faut regarder et de ce qu'il faut ignorer. Cela est parce que l'interprétant dynamique est double (étant du domaine de la secondéité) et se compose d'un Id1 et d'Id2, le premier étant en relation avec l'objet immédiat, le second avec l'objet dynamique. À six mois, elle a déjà vécu maintes fois ce type de signe (« regarde le pigeon », « regarde maman qui arrive », « regarde le beau biberon pour toi », etc.), elle a acquis une connaissance collatérale et préalable à mon signe de maintenant qui concerne l'avion et qui lui permet de faire parler ce representamen sur le même mode que les autres : elle sait qu'il y a un signe *de quelque chose* et même connaît des éléments de ce quelque chose : ce quelque chose est distinct du signe, ce quelque chose se trouve dans une direction, ce quelque chose peut être vu puisqu'il peut être montré, etc. En revanche, elle n'a pas ou pas suffisamment de connaissances concernant un avion dans le ciel (ni d'un avion tout court en général) pour savoir quoi ni comment ni où précisément chercher (au niveau mécanique, elle ne sait pas quel « point » faire avec ses yeux). En d'autres termes, l'objet dynamique est du domaine du vague, de l'indéterminé. Il existe, certes, mais n'est pas suffisamment *déjà connu* pour être vu, *re-connu*. La répétition, sous diverses formes (toutes les fois où tous les gens lui diront de regarder tous les avions là-haut, tous les avions dans tous les livres qu'elle demandera à lire et à relire jusqu'à épuisement du/de la lecteur/riche, etc.), lui fera acquérir progressivement un Id2 suffisamment consistant pour lui donner dans cette situation communicationnelle un Od suffisamment caractéristique pour être repéré dans l'immensité fourmillante de percepts potentiels « pointée » par mon doigt et mon regard : la taille de ce qu'il faut chercher, son mouvement, sa forme, sa distance habituelle, éventuellement l'accompagnement d'un son, sa non-visibilité à travers un nuage ou un immeuble, etc. À quatre ans, elle verra tous les avions que je proposerai à son regard, et peut-être même ne les regardera-t-elle plus, ou fugacement, que pour me faire plaisir, n'ayant plus, de ce côté-là et pour cet usage, d'interprétant à construire.

L'interprétant dynamique est donc la somme des éléments *déjà sémiotisés*, sous diverses formes, présents dans le sujet, qui lui permet de faire renvoyer un representamen à un objet, justement parce que cet objet est déjà présent à son esprit en tant que chose pouvant être objet de représentation. La formation dans l'esprit du sujet d'un objet dynamique suffisamment développé lui permettra d'agir avec cet objet – voir et regarder l'avion – et ainsi l'enrichir encore (un jour lui ajouter une traînée blanche, un jour un bruit sourd, une nuit des clignotements, etc.), pour la prochaine expérience. La tautologie (trop souvent ignorée pourtant) qui consiste à dire qu'on ne peut *représenter* quelque chose qui n'ait été déjà *présenté* est ici analytiquement explicitée au travers de l'interprétant dynamique.

L'interprétant – les interprétants : les interprétants finals

La troisième sorte d'interprétant est l'interprétant final. Ce sont les interprétants qui permettent, à proprement parler, d'interpréter le signe, de produire de la pensée sur un mode systématique, critique, à partir des signes. Il ne s'agit plus là seulement de « reconnaître » la qualité de representamen d'une quelque chose, non plus que de pouvoir lui associer un objet via ses qualités générales déjà connues (Od via Id2 – un avion est haut dans le ciel et a une forme de croix) et celles singulières contenues dans tel ou tel representamen (Oi via Id1 – l'avion que papa me montre est dans cette direction, à cet endroit du ciel), mais de pouvoir faire quelque chose de cette sémiose particulière, en-dehors de celle-ci, ultérieurement. De l'ordre de la tiercéité, l'interprétant final a pour fonction de régler la pensée – la marche des signes donc – sur un mode nécessaire (par le raisonnement), en correspondance avec les croyances du sujet ayant déterminé des habitudes :

« Les habitudes diffèrent des dispositions en ce qu'elles sont les conséquences d'un principe, en fait bien connu même de ceux dont les pouvoirs réflexifs sont insuffisants pour en assurer la formulation, et qui est le suivant : un comportement du même genre, qui se répète à de multiples reprises, dans des combinaisons semblables de percepts et d'imaginaires, produit une tendance – l'habitude – à se comporter réellement d'une manière semblable dans des circonstances semblables. En outre – *et c'est là le point important* –, chaque homme exerce plus ou moins un contrôle sur lui-même du fait qu'il modifie ses propres habitudes ; et la manière dont il s'y prend pour produire cet effet dans les cas où les circonstances ne lui permettront pas de répéter dans le monde extérieur le genre de conduite désirée montre que lui est, de fait, familier ce principe important : *à savoir que des répétitions dans le monde intérieur – des répétitions imaginées – qui voient leur intensité accrue par un effort direct, produisent des habitudes, exactement comme le font des répétitions dans le monde extérieur ; et ces habitudes auront le pouvoir d'influencer le comportement réel dans le monde extérieur ; et ce, notamment, si chaque répétition s'accompagne d'un puissant effort bien particulier, que l'on compare habituellement au commandement que l'on adresse à son soi futur* » (Peirce, v. 1907, repris dans Peirce, 2003 : 87-88).

Si l'on comprend que tous les interprétants sont irréductiblement des produits de la communication (ce que Victor de l'Aveyron ou les expériences – sans doute en partie mythiques – de Frédéric II de Hohenstaufen nous ont déjà montré par l'évidence), les interprétants finals sont l'incarnation par excellence du fondement collectif de l'activité sémiotique (Savan, 1980 : 21). Ces habitudes permettent de « clore » temporairement la sémiose à chaque occurrence de representamen. La sémiose, en tant qu'activité, est infinie, mais chaque moment de la sémiose est censé pouvoir se stabiliser, ne serait-ce que parce que le sujet est constamment soumis à la pression d'un contexte qui le pousse à agir, à interagir (la non-réaction étant, en soi, un acte). Quel que soit le système de croyance et donc le type d'habitude (la routine individuelle, l'obéissance à l'autorité ou à la foi, l'auto-conviction par raisonnement non vérifié, le protocole scientifique), ces déterminations (ou faisceaux de déterminations chez Odin) sont là pour permettre au sujet de *faire* quelque chose avec les signes que son environnement humain – sémiotique – ne cesse de lui soumettre, de lui susciter, de lui faire produire. Le *faire* ne peut se fonder que sur un sens stabilisé, ne serait-ce que momentanément et quand bien même ce sens serait douteux. C'est, par exemple, le principe de la foi, qui ne peut être sans le doute (on parle du « mystère » de la foi), mais qui en même temps agit comme guide de

l'action (ce qui en fait même une de ses principales justifications). De manière générale, nos sociétés sont organisées de telle sorte que les sujets puissent agir – doivent agir – en « raison », mais en même temps sans la plupart du temps être en capacité de démontrer ultimement la raison de leur acte. L'écrasante majorité de nos actions, décisions, opinions ne sont pas fondées sur l'expérimentation, la démonstration, le raisonnement logique validé par des pairs ; elles sont validées par une habitude collective (singulièrement appropriée) dont nous serions bien en peine, la plupart du temps, de reconstituer la genèse ou la logique. L'interprétant final interprète le signe comme s'il avait été complètement analysé (bleu = froid, rouge = chaud, on ferme vers la droite, on ouvre vers la gauche), que nous ayons complété ou même effectué cette analyse ou pas, et plus, que cette analyse n'ait jamais été complétée ou même effectuée ou pas. Alexandra Saemmer a une lecture similaire du concept d'interprétant final, qui ne doit être compris comme final qu'en termes de stabilisation et non de clôture de la sémiotique :

« Le concept d'«interprétant final» que C. S. Pierce propose en complément d'un interprétant «immédiat» et d'un interprétant «dynamique» (régissant le processus de la sémiotique en acte), ne doit donc pas être compris comme un point final de la sémiotique, mais comme une idée de vérité qui, à un moment donné, est considérée comme meilleure que d'autres » (Saemmer, 2016 : §8).

Il existe ainsi trois sortes d'interprétants finals, que nous pouvons faire correspondre à des niveaux d'analyse, des niveaux de vérification de la stabilisation du signe. L'If1 est du domaine de l'habitude collective propre à un groupe donné – ce qui permet de penser que lorsque l'individu change de groupe, il mobilise différents If1 –, qui va de la langue maternelle au code vestimentaire en passant par la façon de se déplacer (sans sautiller sur un pied en permanence), de ranger les livres (sur une étagère et pas dans le réfrigérateur), de distinguer un « enfant » d'un « adulte », une menace d'un compliment, une conversation interpersonnelle engageante (Girandola, Joule, 2012) d'un dialogue dans un film, un écran d'une fenêtre, le haut du bas, la couleur du noir et blanc, etc. Il est du domaine de la priméité parce qu'il est fondamentalement acritique pour le sujet, quand bien même produit initialement par le raisonnement le plus élaboré. Il est en ce sens de l'ordre du rhématique : il ne dit rien d'autre que ce que l'habitude dit et fait du signe. La démonstration du phénomène de la douleur d'un individu dont la main serait plongée dans l'eau bouillante nécessite des années de recherche en médecine, biologie, physique, etc., quand dans le même temps un enfant « sait » que la purée « chaude » « brûle ». Nous pouvons marcher, lire ou conduire, sans à chaque fois nous remémorer notre apprentissage de la marche et la décrire selon des catégories, des opérations et des processus précis, non plus que de notre année de CP ou de nos dix-huit ans. Penser à l'intégralité des mécanismes neurologiques, musculaires, mécaniques en jeu ou à l'évolution de l'australopithèque vers l'*homo habilis* ou *erectus* à chaque pas que nous faisons nous ferait d'ailleurs très certainement tomber derechef. En d'autres termes, l'If1 représente la somme de nos acquis collectivement déterminés qui nous définissent sémiotiquement de manière singulière. L'If2, quant à lui, est une habitude plus spécialisée, expérimentée par le sujet comme lui étant singulièrement propre, ne serait-ce que parce qu'expérimentée. Ma connaissance fine de l'intégralité des albums d'Astérix, ma capacité à reconnaître un oiseau à son chant, ma compétence dans un instrument de musique, ma capacité à l'introspection après des années de méditation, etc., sont autant d'interprétants finals 2. Ils me permettent non seulement de faire de certains signes une sémiotique particulière, plus élaborée que ne le permet l'If1, mais dans le même temps de me

sémiotiser moi-même comme détenteur de ces If2 et donc distingué des autres sujets limités à leur If1, du moins dans certains contextes et face à certains signes. À ce sujet, notons qu'est un If1 le fait de « reconnaître » l'If2 d'un sujet (soi-même ou un autre) : tout le monde ne collectionne pas les Dinky Toys, tout le monde ne pratique pas la médecine ou le violoncelle, tout le monde n'est pas inscrit en Master de gestion, etc. En ce sens, le *principe* de l'If2 est général, même si chacune de ses occurrences est particulière (plusieurs personnes peuvent savoir jouer du violoncelle ou monter une mayonnaise, mais *chacune* possède une connaissance spécialisée qui n'est pas partagée par *tout le monde*). En ce sens, l'If2 est dicent, il fait dire au signe quelque chose de plus que l'If1, il maîtrise le signe *via* son appropriation particulièrement élaborée de l'objet.

L'If3, enfin, qui correspond à l'argument, est ce qui permet d'interpréter le signe totalement. Il est le raisonnement logique par excellence, l'aboutissement du protocole scientifique, qui permet de *concevoir totalement l'objet de notre conception, dans sa réalité, à partir de la considération de l'intégralité des effets de cet objet conçus comme ayant une incidence pratique*. L'If3 est l'interprétant auquel le sujet parvient quand sa pensée de la réalité ne se distingue plus de la réalité, quand la médiation produite dans son esprit entre le représentamen et l'objet est identique à l'ensemble des rapports possibles et nécessaires entre le représentamen et l'objet.

En conclusion, la sémiotique peircéenne est nécessairement une sociosémiotique, au sens où ses éléments nécessitent une compréhension des processus collectifs de leur élaboration et de leur fonctionnement. Si les interprétants naissent de la communication (et c'est bien le préfixe *co-* qui est important ici), alors, pour mobiliser une théorie du signe pragmaticiste, tout autant qu'une sémio-pragmatique, il est indispensable de se doter d'outils théoriques à même de modéliser les cadres collectifs, sociaux de la production, de l'évolution et de la mobilisation de ces interprétants. J'y insiste, car le fait que je ne traite pas ici directement et de manière développée de cet aspect – cet article a pour ambition première de présenter des outils – ne doit en rien obérer l'absolue nécessité de l'intégrer pleinement lors des cas d'étude.

5 Discriminer les discriminations

Une fois le cadre sémiotique, sémio-pragmatique et sémio-pragmaticiste posé, un problème pratique réside dans ce qui me semble relever d'une confusion possible entre énoncé, artefact et objet sémiotique. Roger Odin a pensé cet écueil et a proposé une distinction dans de *De la fiction* (2000a), qui disparaît plus tard (Odin, Péquignot, 2017 : §133-146), entre « énonciateur réel des énoncés » et « énonciateur réel de la production » (n'oublions pas que, chez Odin, l'énonciateur est une construction de la lecture et n'a aucunement besoin d'avoir un quelconque rapport avec les producteurs-énonciateurs à l'origine de l'objet et du texte, les Pvts). Je reste pour l'instant dans la logique terminologique de Roger Odin, mais Guillaume Soulez propose un terme utile pour lever l'ambiguïté entre producteur « matériel » (Pvts) et producteur de sens (Ps) : celui de « façonneur », qui désigne le Pvts (Soulez, 2011 ; 2013).

Cette entité – l'énonciateur réel de la production ou ERp – est responsable, chez Odin, non de l'énonciation mais de la production, de l'existence de l'objet, voire du texte (2000a : 64), ce qui n'est pas une mince nuance. En s'appropriant le travail de Roger Odin – et, je crois, sans le déformer –, nous pouvons résumer la différence en ce sens : un texte est tout objet qui donne lieu à une production de sens. La majorité du temps, ces objets sont « textualisés » en dehors et en amont de

chaque rencontre entre un sujet et un objet, c'est la société qui s'en charge : un livre « n'est pas » un morceau de fromage, un film « se regarde » et « s'écoute » dans certaines conditions, « il y a » une différence entre le dessin et l'écriture, etc. De même, des objets non désignés à proprement parler comme des textes sont fréquemment textualisés, tout aussi collectivement, socialement : les nuages qui « prennent des formes » (le sujet est alors son propre ERp – voir à ce sujet Odin, Péquignot, 2017 : §133-146), un gâteau d'anniversaire qui « signifie » tout l'amour d'un parent dévoué, des fleurs qui « disent » la passion, le regret, le deuil, les excuses, etc. L'inverse est aussi vrai :

« Devant la pente glissante de cette notion de texte, nous préférons donc parler de “textualisation”, en gardant à l'esprit à travers cette expression que la production d'un “texte”, d'un “tout”, si c'est un enjeu pour le “façonneur” n'en est pas forcément un pour le lecteur/spectateur » (Soulez, 2013 : 28).

On voit ici la complexité se profiler : des objets sont textualisés en tant que textes, autrement dit « sont » des textes ; des objets sont textualisés mais demeurent des objets, c'est-à-dire ne sont pas consciemment, socialement, « officiellement » textualisés. Il en est ainsi dans la moindre conversation quotidienne : ce qui « fait sens » *normalement* ce sont les mots prononcés et non les silences, les pauses, les accents, le ton. En dehors des sémioticiens·s·nes ou des physiologistes et autres *profilers*, faire du sens *et* le savoir *et* s'en servir, en dehors du canal socialement normé, peut avoir de lourdes conséquences, comme l'illustre finement Nathalie Sarraute dans *Pour un oui ou pour un non* (1982) : l'attention à un silence un peu prolongé entre « c'est bien » et « ça » transforme pour un personnage un échange en apparence banal en une déclaration de mépris qui conduit à la dissolution d'une longue amitié.

En d'autres termes, il me semble que l'ERp chez Odin modélise le fait qu'un sujet « sache », devant certains objets, qu'il est « en fait » devant un texte, un réceptacle/diffuseur de sens – c'est la fameuse illusion immanentiste. C'est cette différenciation qui est cet acte unique, nécessairement « humain » (*versus* « naturel ») puisque nécessitant (la produisant – à tort ou à raison) une intention *sémiotico-artefactoire* (la médiatisation d'une interaction humaine pour le dire autrement). Il me semble qu'il faut comprendre « humain » dans un sens kantien, séparé de l'enveloppe d'homindé. Nous sommes en effet tout à fait capables, et parfois impatientes, de textualiser (donc de doter d'un ERp) tout artefact « alien » que nous pourrions rencontrer et les religions n'ont de cesse de textualiser des objets parce que d'origine divine (mais si nous pouvons communiquer avec le ou les dieux, quand bien même par l'intermédiaire de signes et de prophètes, c'est bien que nous les avons faits à notre image, au moins sur le plan de l'entendement et de la communication).

Le terme artefact ne recouvre pas nécessairement quelque chose de matériel (Odin, Péquignot, 2017 : §143-144) et, surtout, celui d'énonciation doit concerner *les deux pôles de la communication*. Si le résultat de l'énonciation est nécessaire à la communication, alors l'énonciation doit bien se produire chez tous les actants de la communication, au risque justement qu'il n'y ait pas communication. C'est bien la raison d'être du modèle de (non-)communication chez Odin : *tout le monde* ne voit pas toujours en même temps un lapin dans les nuages (ou un épisode d'une série médiévale fantastique célèbre ou un « chef-d'œuvre » de la littérature) ; *chacun·e* ne voit pas toujours un lapin dans les nuages : un jour on mange les livres, un jour on demande à ce qu'on nous les lise, un jour on les lit, un jour on s'en débarrasse pour faire de la place – entre deux bains, le fleuve s'est écoulé.

Ainsi, il est nécessaire de reculer d'un pas, d'opérer une régression scalaire, et de prendre en compte l'opération de symbolisation/textualisation/énonciation des objets, *avant* d'en considérer le contenu. Je propose dorénavant de mobiliser *objet symbolisé* pour toute chose sémiotisée – c'est-à-dire prise comme représentamen par un sujet – et *objet textualisé* pour tout objet symbolisé pris comme porteur d'une intention sémiotico-artefactoire, « énoncé produit par un énonciateur ».

Partant de là, la symbolisation et la textualisation doivent être comprises comme des interprétants dynamiques (l'effet réel produit par le signe), produits par des interprétants finals. La textualisation résulte, la plupart du temps, dans une société donnée, d'un If1 : « tout le monde » *apprend* à ses enfants à ne pas manger les livres, parce qu'il faut en faire autre chose, les lire. On pourrait même dire que c'est à la maîtrise ou à la non-maîtrise de cet If1 que peut se mesurer la socialisation *hic et nunc* d'un sujet. Victor de l'Aveyron ou Helen Keller « ne sont pas socialisés », entre autres, parce qu'ils ne « voient » pas les textes en lieu et place de certains objets. Ne pas manger un DVD, savoir tenir un livre, le manipuler, s'asseoir en direction de la scène au théâtre ou de l'estrade dans une salle de cours, utiliser la notice pour monter un meuble en kit au lieu de la jeter avec l'emballage (parce qu'elle serait perçue *en tant qu'emballage*, et non pas jetée pour des raisons de sentiment de maîtrise par exemple), sont des actes « normaux », dont le défaut est, pour l'observateur, un dicisigne indiquant un « problème » chez le sujet observé.

En revanche, si toutes les textualisations sont nécessairement des symbolisations, l'inverse n'est pas vrai. La symbolisation, *considérée indépendamment de la textualisation*, est donc du ressort de l'If2, d'une habitude spécialisée. Bien entendu, il existe divers degrés de spécialisation, mais tous ressortent doxiquement d'une forme de savoir, quand bien même considéré comme largement partagé et diversement fondé selon les modes de croyances (Peirce, 1878b). « Faire parler » les éléments non sémiotico-artefactoirs n'est pas la marque obligatoire du degré zéro de la socialisation. Tout le monde n'est pas « obligé » de savoir le temps qu'il fera demain en regardant le ciel de fin de journée, ni de savoir qu'une plante a besoin d'eau, ni que l'arme du crime était contondante, ni de savoir lire les intentions divines dans des entrailles animales ou des vols d'oiseau, ni d'entendre dans un bruit mécanique l'annonce de réparations futures sur un véhicule, etc. Cette question de l'If2, habitude spécialisée qui dépend donc d'une socialisation particulière, correspond, concernant la sémiotisation des objets symboliques, au concept de communauté d'interprétation développé par Esquenazi (2007) à la suite de Stanley Fish qui propose « communauté interprétative » (1980).

5.1 Des objets symbolisés...

Deux grands types d'expérience sémiotique se dégagent donc : les objets symbolisés et les objets textualisés. Les premiers sont ce qui « vient devant » pour le sujet, vient exister, être perçu ; les deuxièmes sont ce qui « vient devant » pour le sujet, vient exister, être perçu *en tant qu'artefact sémiotique porteur d'une intentionnalité*, autrement dit un « texte » produit par un sujet énonciateur (individuel ou collectif) qu'il appartient au sujet percevant de « lire », d'interpréter, d'énoncer, d'agir, d'interagir avec de l'autre humain. Je m'arrête un instant sur la notion d'objet (ici, donc non prise au sens sémiotique de Peirce), car il mérite d'être précisé plus avant.

En termes phanéroscopiques, il n'est rien dont puisse se saisir la pensée qui ne soit un existant (une secondéité). Cela ne concerne pas que les choses que le sujet perçoit ou conçoit comme étant « là », « matérielles », « devant lui ». La possibilité (une priméité), une fois conçue comme telle, est un existant, comme une sorte de loi de Murphy neutre : dire que quelque chose est un possible équivaut à dire qu'*existe*

la possibilité de cette chose (dont on ne peut pas dire qu'il est sûr qu'elle n'arrivera pas, qu'elle est *impossible*), que cette possibilité est un réel, indépendant de ce que l'on peut en penser. De même la nécessité, ainsi conçue, est à chaque conception un existant. Il n'est pas possible de concevoir chaque future chute de chaque corps sans faire *exister* la loi de la gravitation universelle, existant et agissant indépendamment encore de ce que l'on peut en penser. Un objet, pour un sujet, est donc toujours, phanéroscopiquement, un existant, même si l'objet conçu ne l'est pas comme existant. Un existant est ce qui *est* (conçu comme extérieur ou intérieur au sujet – une table, une pensée ou une sensation) ici et maintenant. Or, ce *hic et nunc* est toujours un *hic et nunc* parmi une infinité de possibles *hic et nunc*. Comme la « notion » du temps est relative (c'est pourquoi elle est socialement normée le plus strictement possible – Péquignot, 2017), la notion du monde l'est également. Le « monde » est d'un certain point de vue comme une page de « recherche et trouve » permanent (infini, indéfini, sans cesse renouvelé) : on cherche Charlie ou Blanchebarbe en balayant des yeux le fourmillement d'une planche d'*Où est Charlie* et, tout à coup, *il est là*. On « sait » qu'il était déjà là (en tant que nécessité si l'on connaît le fonctionnement des albums de Martin Handford), mais on ne le voyait pas, il n'était pas présent à nos yeux, à notre esprit *en tant qu'existant*. Le monde n'est toutefois pas exactement un « recherche et trouve », en tous les cas pas tout le temps. L'enquêteur·rice *cherche* des indices, le médecin des symptômes, le devin des expressions divines, mais tout un chacun, dans la vie de tous les jours, est « devant des objets » – plus précisément voit ou regarde des objets « qui se trouvent » devant lui – qu'il n'a pas cherchés, qui « sont », et sont, soit « il se trouve » devant lui, soit « intentionnellement » devant lui.

Tous les objets qui existent pour le sujet sont toujours des illusions d'optique – des subjectivations objectivées (Delaporte, Graser, Péquignot, 2016). Ils surgissent, qu'on les cherche ou non, de l'infinité des possibles du monde, comme de l'infinité des possibles de la pensée – une idée, une image, un souvenir peuvent surgir du musement, comme la littérature et la psychanalyse en rapportent d'innombrables exemples – et ils surgissent à chaque fois à un des instants possibles du temps du monde qui n'est autre que celui de la pensée, puisqu'il n'y a pas de perception/conception du monde qui ne soit pas sémiotique. Si chaque sémiose est un point (au sens mathématique) du fil de la pensée, alors, chaque sémiose est un point du fil du monde et du fil du temps. Qu'est-ce qui est à l'origine de la singularisation, de l'existence, d'un point de ces fils pour le sujet ? Sa perception/conception de ces fils, ou en d'autres termes les habitudes contrôlées ou non (chercheuses ou non) de singularisation de ces fils, constituées de toutes les singularisations et de leurs conséquences sémiotiques, qu'elles soient conçues comme sémiotique ou non.

Nous sémiotisons le monde, toujours et à chaque instant fragmentairement, selon nos habitudes. Il n'est d'autre monde (ni d'autre temps) que celui que nous avons l'habitude de sémiotiser. Le sujet est à lui-même son propre monde – humain et signe sont de même nature –, qu'il construit la plupart du temps comme externe à lui, se manifestant à lui, voire s'adressant à lui, selon ses habitudes. Ces habitudes sont donc ce que Peirce appelle les interprétants. Pour autant, les interprétants ne sont pas du ressort de la subjectivité : ils sont administrés, contraints par le collectif, les interactions, les institutions. Les interprétants sont rétroactifs, agissent sur eux-mêmes à l'occasion de chaque sémiose et à l'heure de chaque collection de sémiose : c'est ce qu'investigue la sociosémiotique ; ils ont donc une histoire qui détermine chaque sémiose et s'y exprime en même temps, laissant des traces, qu'il appartient à l'histoire de mettre au jour.

Voir est un effet sémiotique des interprétants immédiats, « ne pas voir » également, en creux. *Regarder* certaines choses ou d'une certaine manière résulte des interprétants dynamiques (les *existences* sémiotiques préalables des objets représentés pour chaque sujet à chaque instant). *Produire du sens* (au sens plein d'apporter, d'ajouter, de créer), à partir de cette vision, de ce regard, est à la charge des interprétants finals qui façonnent la vision, le regard, les existences préalables et les modalités de production de sens, à chaque sémiose.

5.2 ... aux objets textualisés

Si les objets qui m'intéressent au départ sont les objets textualisés, ceux-ci ne doivent *en aucun cas* être distingués principiellement de tous les objets, de toutes les sémoses : ils sont régis par les mêmes impératifs structurels. C'est la raison pour laquelle, quoi qu'en disent les esthétiques ontologiques depuis au moins Hegel, ils sont soumis aux mêmes turbulences existentielles que les humains, en dépit des intenses efforts institutionnels, notamment académiques, depuis au moins la Renaissance et jusqu'à l'École de Francfort et après, pour stabiliser leurs sémiotisations, pour administrer, voire admonester, les interprétants mobilisés par les sujets. La particularité des objets textualisés est sans doute d'être justement moins consensuels (d'où la nécessité des institutions manifestes) : « voir » une « discontinuité » dans une surface et, en fait, voir un trou dans un mur et, en fait, voir une porte, est une symbolisation d'objet, mais parce qu'elle n'est pas imposée socialement comme étant signifiante (sauf pour l'architecte, la recherche en général – l'If3), comme elle n'est pas construite comme existante sémiotiquement, sauf pour les sujets encore dans les limbes, mais qui ne peuvent en témoigner (franchir une porte comme monter un escalier, marcher, « monter » ou « descendre » s'apprennent), alors cette symbolisation est *naturalisée*, en régime normal. La naturalisation est donc une sous-catégorie de la symbolisation, celle qui désigne la reconnaissance d'un objet « naturel » ou « artefact » en tant que non-candidat à la textualisation, c'est-à-dire non chargé d'une fonction communicationnelle.

Le but de formations universitaires comme les sciences de l'information-communication est d'ailleurs, entre autres, de « faire voir » les objets symbolisés, pas seulement textuels, aux étudiant·e·s : leur ergonomie, leur *design*, leur « intention » communicationnelle, que cela soit une conversation interpersonnelle, une cafetière, un organigramme, la répartition spatiale des participants à une réunion ou n'importe quelle interface.

Les objets textualisés sont ainsi des sémiotisations institutionnellement administrées dans le but d'être considérés comme les seuls objets signifiants, sémiotisables, discriminables, distinguables, *objectivables*, au sens où ils sont censés pouvoir être *dits* indépendamment de l'expérience du sujet. C'est là le rôle de la critique, de l'école, de l'académisme, de la parole médiatique, de la parole savante, de la parole d'autorité quelle qu'elle soit, bref, de la superstructure au sens marxien, même nécessité à chaque fois incarnée particulièrement (répliquée) pour chaque sujet – parent, maître·sse, aîné·e, ouvrage de référence, etc. – et pourtant collectivement déterminée et surtout *efficiente*.

Parce que les objets textualisés sont au carrefour d'enjeux idéologiques qui se *manifestent* régulièrement plus conflictuellement (parce qu'ostensiblement plus pris en charge par la classe dominante qui définit la superstructure) que les portes, la marche bipède ou le nombre d'embrassades sur la joue en vigueur selon les endroits et les moments, ces objets sont plus à même, par leur examen rigoureux, de permettre la mise au jour des processus sociosémiotiques qui les régissent et ainsi des processus sociosémiotiques qui régissent toute symbolisation, qu'elle soit

textualisante ou non. En d'autres termes, les objets textualisés sont une porte d'entrée privilégiée vers la compréhension de la communication au sens large du terme, car, paradoxalement, c'est bien de « transmission » de sens qu'il s'agit : non plus des sujets aux sujets *via* des objets, mais des sujets aux sujets, y compris et conséquemment *du* sujet *au* sujet, *sous le couvert* des objets, que ceux-ci soient « naturels » (symbolisés) ou « intentionnels » (textualisés).

6 Conclusion : retour au nuage-lapin

Pour finir sur cette question – centrale – des *objectivations* du fil de l'espace-temps, il faut insister à nouveau sur l'agir sémiotique du sujet comme seule détermination de la discrimination, pour le sujet, parmi le monde des objets. Comme le souligne Sylvie Leleu-Merviel à partir du même type d'exemple : « Ces entités ne répondent pas à des propriétés intrinsèques de l'objet observé (rien de fondé lorsque nous reconnaissons un visage dans un nuage, par paréidolie) mais font l'objet de construction de la part de l'IC [interprétant cognitif] » (2016 : 121). Revenons donc pour ce faire au nuage-lapin. Au sens strict sémiotique, « voir » le lapin fait de ce nuage une réplique d'un légisigne symbolique rhématique : le nom commun « lapin » (une loi qui est un signe, qui renvoie par convention à son objet, mais n'en dit rien). Le nuage est bien, au sens propre, symbolisé. Pour Roger Odin, cela suffit à en faire un texte : « d'une certaine façon, tu fais du nuage un texte quand même. Le simple fait de pouvoir le nommer, de dire que c'est un lapin » (Odin, Péquignot, 2017 : §138). Si l'on comprend bien la logique, l'écueil est terminologique, car pour la même raison on peut dire alors que « voir » un nuage (-lapin ou non) est également en faire un texte. Cela reviendrait, dans mon approche peircéenne, à faire équivaloir sémiotisation et textualisation, ce qui à mon sens aplanirait trop la perspective pour être complètement heuristique. Une question supplémentaire doit donc être ajoutée afin de distinguer analytiquement les discriminations opérées par les sujets en « régime sémiotique normal », au sens où l'on peut parler, en chimie, de CNTP (conditions normales de température et de pression). Cette question est celle de la lecture, c'est-à-dire de la production de sens à partir d'un objet considéré comme « interactif », porteur d'un sens déposé par un autre sujet, autrement dit un objet à usage de transmission de signification, un objet à usage de communication, un objet communicationnel – ce que j'appelle, ici, un texte (le résultat d'une textualisation). Ainsi, le·la théiste, le·la déiste, l'animiste, le·la mystique, vraisemblablement, est susceptible de faire du nuage-lapin un texte, le fait sans doute toujours « un peu », puisque le monde est alors vu comme un artefact sémiotique divin. L'enfant également, à qui l'on « montre » le nuage-lapin, textualise : il lit le regard de son parent, des adultes, il apprend à lire le monde – merveilleux, celui de l'enfance, précisément. Pour autant, en dehors de ces cas, peut-être majoritaires si l'on en croit l'idée anthropologique du désir de fiction (Odin, 2000a – comprendre fictivisation 1) et l'idée pragmatique de la croyance (Peirce, 1878b ; James, 1919 [1897]) et donc de la religion, « voir » un nuage-lapin n'est pas différent de « voir » un lapin ou « voir » un nuage. Non considérés comme étant créés, *a fortiori* mis là par quelqu'un pour quelque chose, ils demeurent de l'ordre du naturel : ils sont, *pour le sujet*, asémiotiques. Cette asémioticité n'est qu'un état, pas une essence, justement parce non déterminée par l'objet. C'est le sujet qui, par le jeu des interprétants sédimentés en lui, appose sur certains objets des sémoses tellement stabilisées qu'elles n'existent plus pour lui comme des sémoses, comme des « interprétations » de sens déposés dans les objets. Tant que personne (y compris nous-mêmes) « ne nous en parle », « ne nous le montre », « ne nous

l'indique », nous ne « voyons » pas l'immense majorité de ce que nous voyons et avons déjà sémiotisé. C'est pour cette raison que les accidents de la route se produisent majoritairement sur les « trajets du quotidien », que nous ne nous demandons pas comment utiliser une porte ou un escalier, que nous lisons sans réciter à chaque fois l'alphabet, etc. Une grande partie de notre vie, une fois les sémoses nécessaires à celle-ci stabilisées, se déroule dans un état de musement. Ce que nous « voyons », ce sont les « crises », les « éléments déclencheurs » (pour emprunter à Propp et Greimas) : la déviation pour cause de travaux, la porte qui coince ou qui n'a pas de poignée, l'escalier trop étroit pour nos pieds, le mot jamais rencontré aux diphtongues incertaines, etc. Les sociétés sont d'ailleurs organisées pour ne pas avoir à penser en permanence la pensée : rites, coutumes, calendriers et horaires, standardisations des processus et des modes d'emplois, uniformisation des taxinomies, « universalisation » du sens de fermeture des robinets, normalisation académique de la langue, lois sur l'étiquetage des biens de consommation, fiches RNCP, etc.

Ces stabilisations, parce qu'elles ne sont que ce qu'elles sont (des états atteints), souvent selon une forme plus ou moins conscientisée de contrainte – domination ou contrat (Rousseau, 1762) –, sont potentiellement instables et donc déstabilisables (puis re-stabilisables aussi bien), à tout moment. Une scène du film *American Beauty* (Sam Mendes, 1999) me semble parfaitement illustrer cela. Ricky (le jeune homme vidéaste un peu « bizarre ») se livre à Jane (jeune fille également « pas à sa place ») en commentant une des vidéos qu'il a réalisées et qui montre un sac plastique tournoyant dans le vent parmi les feuilles dans un coin de parking :

[Ricky] « It was one of those days when it's a minute away from snowing. And there's this electricity in the air, you can almost hear it, right? And this bag was just... dancing, with me. Like a little kid begging me to play with it. For fifteen minutes. That's the day I realized that there was this entire life behind things, and this incredibly benevolent force that wanted me to know there was no reason to be afraid. Ever ».

Tout un chacun a connu ce genre de moment et parfois se le rappelle, où le monde parle, nous parle, est un texte, au sens de porteur d'une intention, intention qui rassure, fait se sentir bien, parce que nous nous rendons compte, à la fois que nous sommes seuls avec nous-mêmes (notre sémosie permanente est notre seule compagne) et en même temps que, transcendentale, nous ne le sommes pas. En textualisant le monde, nous ne faisons plus qu'y déambuler ou le regarder, nous en faisons partie, parce que nous sommes adressés par lui : « Il est là, je le vois, il me parle » (Verón, 1983). Bien entendu, cette expérience holiste et mystique n'est ni plus ni moins discrimination que d'ordinaire : dans *American Beauty*, Ricky ne tient pas *en même temps* ce discours au sujet du moniteur qui diffuse les images, du canapé sur lequel il est assis, des objets qui l'entourent, etc. La sémosie est infinie et ininterrompue et est en permanence, à chaque élément du monde discriminé en representamen, oblitération de l'intégralité du reste du monde potentiellement discriminable en representamen. Penser quelque chose, c'est ne pas penser tout le reste et, en ce sens, symboliser comme textualiser, naturaliser comme communiquer, est toujours un acte particulier, toujours un possible, qui annihile nécessairement à chaque instant d'existence tous les autres possibles, de fait non-existants. La communication, à l'instar de la pensée, est en ce sens une closure, une élimination des possibles, elle-même pure possibilité jusqu'à chaque actualisation.

Bibliographie

- Austin, J. L. (1972). *Quand dire, c'est faire*. Seuil, Paris.
- Balat M. (1992). Le *Musement*, de Peirce à Lacan. *Revue Internationale de Philosophie*, vol. 46, n°180.
- Bruzy Cl., Burzlaff W., Marty R., Réthoré J. (1980). La sémiotique phanéroscopique de Charles S. Peirce. *Langages*, 14^e année, n°58, 29-59.
- Charest N. (2005). Peirce et la limite : l'adresse nécessaire du signe. *Protée*, vol. 33, n°1, 103-111.
- Chauviré Ch. (1995). *Peirce et la signification. Introduction à la logique du vague*. PUF, Paris.
- Delaporte Ch., Graser L., Péquignot J. (2016). De l'objet à l'objectivation. In *Penser les catégories de pensée. Arts, cultures, médiations*, Delaporte Ch., Graser L., Péquignot J. (dirs.), L'Harmattan, Paris, 7-12.
- Deledalle G.. (1979). *Théorie et pratique du signe. Introduction à la sémiotique de Charles S. Peirce*. Payot, Paris.
- Deledalle G. (1990). Traduire Charles S. Peirce. Le signe : le concept et son usage. *TTR : Traduction, terminologie, rédaction*, 3, (1), 15-29.
- Descartes R. (1641). *Médiations métaphysiques*. Michaëleen Soly, Paris.
- Ducrot O., Todorov T.. (1972). *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Seuil, Paris.
- Eco U. (1965). *L'œuvre ouverte*. Seuil, Paris.
- Eco U. (1990). *Les limites de l'interprétation*. Grasset, Paris.
- Engel-Tiercelin Cl. (1986). Le vague est-il réel ? Sur le réalisme de Peirce. *Philosophie*, n°10, Minuit, Paris, 66-96.
- Esquenazi J.-P. (2007). *Sociologie des œuvres. De la production à l'interprétation*. Armand Colin, Paris.
- Fisette J. (2014). Peirce et Saussure : regards croisés et lectures en boucles. *Recherches sémiotiques*, 34, (1-2-3), 229-255.
- Fish S. (1980). *Is There a Text in This Class? The Authority of Interpretive Communities*. Harvard University Press, Cambridge.
- Galinon-Méléneq B., Péquignot J. (2019). De l'usage des traces en sciences de l'information et de la communication. Entretien avec Béatrice Galinon-Méléneq. *Communiquer – Revue de communication sociale et publique*, n°27 [en ligne].
- Gibson J. J. (1977). The Theory of Affordances ». In *Perceiving, Acting, and Knowing: Toward an Ecological Psychology*, Shaw R., Bransford J. (eds.), Lawrence Erlbaum, Hillsdale (États-Unis, New Jersey), 67-82.
- Girandola F., Joule R.-V. (2012). La communication engageante : aspects théoriques, résultats et perspectives. *L'Année psychologique*, vol. 112, 115-143.
- Gotlib [M.] (1971). *Rubrique-à-brac, tome 2*. Dargaud, Paris.

- Hall S. (1973). Encoding and Decoding in the Television Discourse. Colloque *Training in The Critical Reading of Television Language*, Conseil de l'Europe, Centre for Mass Communication Research, University of Leicester, Leicester (Royaume-Uni), septembre 1973.
- Hookway Ch. (1986). Peirce, le fondationnalisme et la justification des connaissances. *Philosophie*, n°10, Minuit, Paris, 48-68.
- James W. (1919 [1897]). *The Will to Believe and Other Essays on Popular Philosophy*. Longmans, Green, and Co, New York (États-Unis, New York).
- Katz E., Lazarsfeld P. (1955). *Personal Influence. The Part Played by People in the Flow of Mass Communications*. Free Press, Glencoe (États-Unis, Illinois).
- Kerbat-Orrechioni C.. (1980). *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*. Armand Colin, Paris.
- Ketner K. L., Putnam H. (1995). Introduction: Les conséquences des mathématiques. In *Charles Sanders Peirce. Le raisonnement et la logique des choses*, Peirce Ch. S., Ketner K. L., P. Hilary.. Édition et trad. de l'américain par Christiane Chauviré, Pierre Thibaud et Claudine Tiercelin, Éditions du Cerf, Paris.
- Klinkenberg J.-M. (1996). *Précis de sémiotique générale.*, De Boeck, Bruxelles.
- Lasswell H. D. (1927). *Propaganda Technique in the World War*. Kegan Paul, Trench, Trübner & Co, London (Royaume-Uni).
- Lefebvre M. (2007). Théorie mon beau souci. *Cinémas*, vol. 17, n°2-3 printemps 2007, 143-192.
- Leleu-Merviel S. (2016). La signifiante canalisée par l'horizon de pertinence, des saisies aux agrégats via les données. *Revue des Interactions Humaines Médiatisées*, vol. 17, n°1, 107-139.
- Leleu-Merviel S. (2017). *La traque informationnelle*, Londres, ISTE Editions.
- Norman D. (1988). *The Psychology of Everyday Things*. Basic Books, New York (États-Unis, New York).
- Norman D. (2013). *The design of Everyday Things: Revised and Expanded Edition*. Basic Books, New York (États-Unis, New York).
- Odin R. (1982). *L'analyse sémiologique des films : vers une sémio-pragmatique*. Thèse d'état de l'École des hautes études en sciences sociales.
- Odin R., Péquignot J. (2017). De la sémiologie à la sémio-pragmatique, du texte aux espaces mentaux de communication. Entretien avec Roger Odin. *Communiquer. Revue de communication sociale et publique*, n°20, 121-140..
- Odin R. (1975). *Jeanne d'Arc (de 1870 à nos jours) : Le stéréotype « historique »*. Essai d'analyse sémiotique, Thèse de 3^e cycle de l'École des hautes études en sciences sociales.
- Odin R. (1990). *Cinéma et production de sens*. Armand Colin, Paris.
- Odin R. (1999a). La question de l'amateur. *Communications*, vol. 68, n°1, 47-89.
- Odin R. (1999b). *Le film de famille*. Méridiens-Klincksieck, Paris.

- Odin R. (2000a). *De la fiction*. De Boeck, Bruxelles.
- Odin R. (2000b). La question du public. Approche sémio-pragmatique. *Réseaux*, vol. 18, n° 99, 49-72.
- Odin R. (2011). *Les espaces de communication. Introduction à la sémio-pragmatique*. PUG, Grenoble.
- Odin R. (2016). Le cinéma amateur : un paradigme précaire. In *L'amateur en cinéma, un autre paradigme. Histoire, esthétique, marges et institutions*, Vignaux V., Turquety B. (dirs.), AFRHC, Paris, 28-43.
- Peirce Ch. S. (1878a). How to Make our Ideas Clear. *Popular Science Monthly*, 12, January, 286-302.
- Peirce Ch. S. (1878b). Comment se fixe la croyance. *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, troisième année, tome VI, décembre 1878, 553-569.
- Peirce Ch. S. (1879). Comment rendre nos idées claires. *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, quatrième année, tome vii, janvier, 39-57.
- Peirce Ch. S. (1898). *Conférences de Cambridge*. 10, 14, 17, 21, 24, 28 février, 3 et 7 mars 1898, Cambridge (États-Unis, Massachussets).
- Peirce Ch. S. (1903a). *Conférences de Harvard*. Mars-mai 1903, Harvard (États-Unis, Massachussets).
- Peirce Ch. S. (1903b). *Conférences de Lowell*, novembre-décembre 1903, Boston (États-Unis, Massachussets).
- Peirce Ch. S. (1905a). What Pragmatism is. *The Monist*, 2, vol. 15, April, 161-181.
- Peirce Ch. S. (1905b). Issues of Pragmaticism. *The Monist*, 4, vol. 15, October, 481-499.
- Peirce Ch. S. (1907 v.). *Vue d'ensemble du pragmatisme*. Manuscrit, CP 5.491-96.
- Peirce Ch. S. (1931-35, 1958). *Collected Papers* [CP]. Vol I-IV (1931-35) par Hartshorne Ch. et Weiss P. ; vol. VII-VIII (1958), par Burks W., Harvard University Press, Harvard (États-Unis, Massachussets).
- Peirce Ch. S. (1953). *Charles S. Peirce to Lady Welby*. Éd. Par I. C Lieb, Whitlock's, New Haven (États-Unis, Connecticut).
- Peirce Ch. S. (1975 [1868-1893]). *Contributions to The Nation, Part One: 1869-1893*. Recueillies et annotées par Ketner K. L. et Cook J.E., Tech Press, Texas (États-Unis).
- Peirce Ch. S. (1976). *The New Elements of Mathematics*. Edited by Carolyn Eisele, vol I: *Arithmetic*, vol. II: *Algebra and Geometry*, vol. III, 1 & 2: *Mathematical Miscellanea*, vol. IV: *Mathematical Philosophy*, Mouton, Atlantic Highland, Humanities Press Inc., La Haye (Pays-Bas) - Paris.
- Peirce Ch. S. (1978). *Écrits sur le signe*. Rassemblés, traduits et commentés par G. Deledalle. Seuil, Paris.
- Peirce Ch. S. (1982-auj.). *Writings of Charles S. Peirce. A Chronological Edition* [WS]. 8 volumes, Indiana University Press, Bloomington (États-Unis, Indiana).

- Peirce Ch. S. (1993 [1893]). *À la recherche d'une méthode*. Traduction et Édition de J. Deledalle-Rhodes et M. Balat sous la direction de G. Deledalle, Presses Universitaires de Perpignan, Perpignan.
- Peirce Ch. S. (2002). *Charles Sanders Peirce. Œuvres I. Pragmatisme et pragmatisme*, éd. et trad. de l'américain par C. Tiercelin et P. Thibaud. Éditions du Cerf, Paris.
- Peirce Ch. S. (2003). *Charles Sanders Peirce. Œuvres II. Pragmatisme et sciences normatives*, éd. par C. Tiercelin et P. Thibaud, trad. de l'américain par C. Tiercelin et al. Éditions du Cerf, Paris.
- Peirce Ch. S., Welby Lady V. (1977). *Semiotic and Significs, the Correspondence between Ch. S. Peirce and Victoria Welby*. Édité par Charles S. Hardwick, Indiana University Press, Bloomington (États-Unis, Indiana).
- Péquignot J. (2017). Phanéroskopie du temps, pour une sémiotique temporalisée. In *Actes du XX^e Congrès de la SFSIC (CREM/SFSIC/Université de Lorraine)*, Metz, juin 2016.
- Pierce J. R. (1961). *Symbols, Signals and Noise. The Nature of Process of Communication*. Harper, New York (États-Unis, New York).
- Platon. (2008 | v. V-VI^e siècle av. J.C.). *Cratyle*. In *Œuvres complètes*, Platon, traduction Luc Brisson et Catherine Dalimier, Flammarion, Paris.
- Rousseau J.-J. (1762). *Du contrat social ou Principes du droit politique*. Marc Michel Rey, Amsterdam (Pays-Bas).
- Saemmer A. (2016). Sémiotique critique du discours hypertextualisé *Semen*, n° 42, 135-156.
- Sarraute N. (1982). *Pour un oui ou pour un non*. Gallimard, Paris.
- Savan D. (1980). La sémiotique de Charles S. Peirce. *Langages*, 14^e année, n°58, 9-23.
- Searle J. R. (1970). *Les actes de langage*. Hermann, Paris.
- Shannon Cl. E., Weaver W. (1949). *The Mathematical Theory of Communication*. University of Illinois Press, Champaign (États-Unis, Illinois).
- Soulez G. (2011). *Quand le film nous parle. Rhétorique, cinéma, télévision*, PUF, Paris.
- Soulez G. (2013). La délibération des images. Vers une nouvelle pragmatique du cinéma et de l'audiovisuel. *Communication & langages*, n°176, 3-32.
- Theureau J. (1999). Activité-signe & Phanéroskopie. *Conférence in Séminaire interdisciplinaire Phiteco « Signes & techniques : sémiotique & technologie »*, Compiègne, janvier.
- Tiercelin Cl. (1993). *C.S. Peirce et le pragmatisme*. PUF, Paris.
- Turrissi P. A. (1997). *Pragmatism as a Principle and Method of Right Thinking: The 1903 Harvard Lectures on Pragmatism*. State University of New York Press, New York (États-Unis, New York).
- Verón E. (1983). Il est là, je le vois, il me parle. *Communications*, n°38, 98-120.

Watson J. B. (1913). Psychology as the Behaviorist Views It. *Psychological Review*, vol. 20 (2), 158-177.